



clv



Wolfgang Bühne

# Si Dieu existe...

clv

Postfach 110135 • 33661 Bielefeld



TASSIN PRÉVERENGES

## **Diffusion :**

### **Pour les pays francophones d'Europe :**

Maison de la Bible :

- BP 19 - F 69813 Tassin

- Le Tressi 6 - CH 1028 Préverenges

### **Canada :**

Service d'orientation biblique

Plaza Laval (Sous-sol)

2750 Chemin Ste Foy - Ste Foy (Québec) G1V 1V6

1ère Edition française 1995

© 1995 by CLV · Postfach 110135 · 33661 Bielefeld

Traduction : Antoine Doriath

Composition : Enns Schrift & Bild, Bielefeld

Couverture : Dieter Otten, Bergneustadt

Impression et reliure : Ebner, Ulm

ISBN 3-89397-774-0 (CLV)

ISBN 2-8260-3290-9 (MB)

# Si Dieu existe...

## Sommaire

Introduction .....	7
Si Dieu existe...	
... alors la vie est autre chose qu'une valse sans fin ...	11
... alors il n'y a pas de péché mignon .....	25
... alors la croix est plus qu'un porte-bonheur .....	37
... alors la grâce n'est pas un article soldé par l'église .....	53
... alors assimiler la foi à l'opium des peuples est une méprise tragique .....	69
... alors il faut prendre le taureau par les cornes .....	83



# Si Dieu existe...

Quel serait  
pour vous  
le plus grand  
malheur?

Un cancer? Un krach boursier? La perte de votre emploi? Passer le restant de vos jours dans une chaise roulante? La descente du Paris-Saint-Germain en deuxième division?

Que répondriez-vous à un reporter de TF1 qui vous interrogerait à ce sujet?

Le fils d'un éditeur célèbre devait répondre à cette question dans les colonnes d'une revue à grand tirage. A propos de ses passe-temps favoris, de ses points forts et de ses faiblesses, il répondit avec humour, finesse d'esprit et parfois un brin de sarcasme.

Lorsqu'on lui demanda quel serait pour lui la plus grande catastrophe, il déclara, d'une manière inattendue, brève et déconcertante: «Que Dieu existe!»

Ce jeune homme était conscient que si Dieu existait, il lui demanderait des comptes sur la manière dont il aurait vécu. Il avait jusque-là mal géré sa vie et mal investi ses forces.

La question de l'existence de Dieu est loin d'être anodine. Elle entraîne des conséquences révolutionnaires sur notre échelle de valeurs et nos références. La question ne sera plus de savoir à quelle vitesse la couche d'ozone se détériore, ou qui occupe la première place au classement mon-

dial des tennismen, ou quel sera le score du Parti Socialiste lors des prochaines élections, mais qu'advient-il de ma vie face à Celui qui l'a créée?

Sören Kierkegaard, ce génial philosophe et poète danois, a écrit des lignes sublimes à ce propos:

«On ne vit qu'une fois; lorsque la mort te frappera, auras-tu bien utilisé ta vie? L'auras-tu utilisée de façon conforme à son objectif éternel: la louange de Dieu? Si ce n'est pas le cas, tu n'auras plus aucun moyen de rectifier la trajectoire que tu auras suivie. On ne vit qu'une fois.»

Je ne crois pas à la réincarnation, comme les Hindous et les ésotériques. La perspective de mener une autre vie après celle-ci, de revenir sous la forme d'un cafard, comme me l'a déclaré une Indienne, ne m'enthousiasme pas du tout et ne me convainc pas.

Pour moi, la Bible est digne de foi. Elle déclare que chaque être humain dispose d'une seule vie. Après sa mort, il devra rendre compte à Dieu. Mais cette affirmation solennelle ne suscite en moi aucun sentiment d'effroi. La vie ne prend-elle pas un sens à partir du moment où elle a un point de référence?

J'aimerais m'entretenir avec vous de quelques questions essentielles et de la possibilité de l'existence de Dieu. Cette réalité doit-elle nécessairement plonger l'homme dans la consternation? N'offrirait-elle pas, au contraire, des réponses claires, sages et libératrices aux interrogations les plus palpitantes de notre vie?

Il y a plusieurs siècles, Copernic et Galilée publièrent leur



découverte révolutionnaire: ce n'est pas la terre, mais le soleil qui est le centre autour duquel gravitent les autres planètes. Ces révélations soulevèrent une telle vague d'indignation que Galilée, en bon fils de l'Eglise Romaine, dut abjurer, reconnaître son «erreur», pour ne pas être condamné.

Pourtant, il avait raison!

Enfin la vérité a triomphé. La théorie fondamentale de ces deux savants n'a-t-elle pas introduit un peu d'ordre et de raison dans les sciences de la nature? La même règle s'applique dans le domaine de la connaissance de Dieu. Ici, comme ailleurs, nier la vérité prouvée par la réalité des faits est toujours synonyme d'obscurité et de ténèbres. Ne serait-il pas tragique de s'en rendre compte à la fin de sa vie?



# Si Dieu existe...

... alors notre  
vie est autre  
chose qu'une  
valse sans fin!

Dans quel but vivons-nous? D'où venons-nous et où allons-nous? Avons-nous devant nous plusieurs vies, ou une seule? Existe-t-il des réponses fiables à ces questions? Qui les connaît?

La question du sens et du but de notre existence est de la plus haute importance. Nous n'avons qu'une vie!

Il y a beaucoup d'occasions manquées dans la vie. Le candidat malheureux qui a échoué à un examen peut, dans la plupart des cas, le réussir à la session suivante.

Notre vie n'est pas une bande magnétique que l'on ramène à zéro et sur laquelle on efface un premier enregistrement défectueux, pour le remplacer par un autre, de meilleure qualité. Elle ressemble plutôt à un sablier qui s'écoule, lentement, silencieusement, mais inéluctablement. Ou à une bougie qui brûle et se consume jusqu'à la dernière étincelle.

Beaucoup de détenus ont l'habitude de représenter par des petits traits verticaux leurs jours de prison, et à les rayer au fur et à mesure que les journées s'écoulent. Ils savent ainsi d'un simple coup d'oeil la peine qu'il leur reste encore à purger.

Ce ne serait pas une mauvaise idée si, à la fin de nos

journées, nous prenions l'habitude de cocher celle qui vient de disparaître à tout jamais. Peut-être prendrions-nous conscience de son caractère unique, en aucun cas répétitif.

Un jour sera le dernier. Il sera barré lui aussi. Nul ne pourra s'y soustraire ni le retenir. Alors retentira la réponse à cette question: notre vie aura-t-elle été utile? Aura-t-elle atteint son but?

Je n'arrive pas à comprendre que des jeunes soient souvent superficiels ou insouciantes pour réfléchir au sens de leur vie. Les personnes âgées prennent peu le temps d'y réfléchir, sous prétexte que leur vie est presque terminée.

Une action a été menée dans la prison de jeunes de Siegbourg. Une organisation d'aide aux détenus et ex-détenus, avait prévu un programme d'animation sur plusieurs jours, avec chants, sketches, nouvelles et une courte méditation que j'assurais. Chaque soir, soixante à cent jeunes répondaient à l'invitation. Ils arrivaient et prenaient place sur les bancs inconfortables en bavardant, en ricanant de façon provocante et en mâchant du chewing-gum. Ils n'attendaient que l'occasion pour faire du grabuge.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. J'avais intitulé mes causeries: «Les quatre avantages du taulard de Siegbourg».

Je leur ai dit dans mon premier point que leur incarcération leur donnait un avantage sur les autres gens: celui de disposer de plus de temps pour réfléchir à leur vie. Les détenus des premiers rangs ont commencé à grogner.

Quand je leur ai recommandé avec force de ne pas étouffer la dernière lueur de conscience qui leur restait, de ne pas s'abrutir par des drogues, l'indignation est montée d'un cran.

Pourtant, dans le courant de la semaine, plusieurs jeunes sont venus me trouver pour des entretiens privés. Ils ont reconnu que c'était en prison que, pour la première fois de leur vie, ils avaient réfléchi à ce qu'ils avaient fait de leur jeunesse et s'étaient interrogés sur leur relation avec Dieu.

Domage que la plupart des gens attendent d'être malades, ou de traverser des crises, pour se poser les questions les plus importantes de l'existence.

Notre vie est non seulement unique, mais elle est brève. Très brève même. Cette constatation donne encore plus de poids aux questions : «D'où venons-nous?» et «Où allons-nous?»

Je ne sais pas si vous ressentez les choses comme moi, mais plus on vieillit, plus on a l'impression que les aiguilles de l'horloge tournent rapidement et que les années passent vite.

Lorsque j'étais à l'école maternelle, la sieste obligatoire d'une heure me paraissait une éternité. Quelques années plus tard, à l'école primaire le lundi matin, j'avais le sentiment que le week-end prochain était infiniment éloigné. Quand, au début de mon apprentissage, soumis aux ordres d'un chef mesquin, je m'éreintais des heures dans des nettoyages absurdes; penser aux trois années devant moi me paraissait insupportable.

Quand on a franchi la première moitié de la vie, les mois et les années semblent défiler à une allure qui s'accélère. Comme les derniers grains de sable dans le sablier.

Quelqu'un, qui venait sans doute d'effectuer une visite dans un cimetière, a eu ce mot juste et vrai: «Notre vie n'est qu'un minuscule trait d'union entre deux dates.» Si brève et pourtant si décisive!

Quelle tragédie si, à cause de l'agitation et du stress, nous n'arrivons à nous interroger sur le sens de la vie que sur notre lit de mort!

## **La réponse des philosophes**

Les philosophes et les poètes contemporains ne proposent aucune réponse aux questions sur le sens de la vie. La plupart d'entre eux déclarent la vie «absurde». Sartre écrit que nous sommes «voués à exister» ou «condamnés à la liberté».

Dans *Le mythe de Sisyphe*, Albert Camus a conclu: «Dans cet univers glacial, transparent et limité, nous devons nous faire à l'idée qu'il n'y a aucune espérance et donc aucune consolation.»

Il y a des années, j'ai visité l'Exposition Nationale Suisse à Lausanne. L'entrée du parc des expositions était gardée par un monstre d'acier, «la machine à Tinguely». D'innombrables leviers s'agitaient dans un vacarme épouvantable. Des roues tournaient en tous sens. Tout, dans ce monstre, était en perpétuel mouvement, avec des claquements et des grincements.

Il suffisait de réfléchir quelques instants devant cet horrible échafaudage humain pour constater que cette machine avait pour fonction de faire beaucoup de fracas pour rien. Ou de démontrer bruyamment aux visiteurs le caractère insensé de l'existence.

Peut-être l'inventeur de cette machine, l'artiste fribourgeois Jean Tinguely, décédé récemment, était-il un peu philosophe, et qu'à sa manière, il exprimait ce que le sage Salomon avait déjà constaté il y a trois mille ans: «Tout est vanité et poursuite de vent.»

### **«Ma vie n'est que solitude»**

Janis Joplin, que les adolescents américains ont célébrée comme la reine du rock et adorée comme une déesse, à la fin des années 60, définissait la vie comme «une danse autour du cochon d'or».

Un reporter lui demanda un jour quel était le but de sa vie. «M'enivrer, répondit-elle. Être heureuse et me payer du bon temps. Je fais de ma vie ce que je veux. Je veux jouir de la vie. Je ne pense pas qu'on puisse en attendre davantage.»

A un ami, elle confia: «Plutôt vivre dix ans de bonheur effréné que d'atteindre l'âge de 70 ans et d'être réduite à regarder la télé, assise dans un fauteuil.»

Elle n'atteignit même pas l'âge de 30 ans. Elle mourut à 27 ans, après sept tentatives de suicide.

Avant ses concerts, elle avait toujours une bouteille de

whisky à portée de main. Dans son testament, elle léguait sa fortune à ses amis et insistait pour qu'ils la dilapident en beuveries. C'est ainsi que 200 de ses fans se rassemblèrent à San Anselmo et réalisèrent les dernières volontés de la chanteuse en s'enivrant pour 2500 dollars (environ 12 500 FF) pendant que, selon son vœu, ses cendres étaient dispersées dans le Pacifique.

Une de ses dernières chansons s'intitulait: «La vie n'est que solitude...»

Quelques jours auparavant, on avait enterré Jimmy Hendrix, surnommé «roi du rock». Un célèbre critique musical l'a considéré comme le plus grand musicien de sa génération.

Chacun de ses disques s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires. A chaque concert, il exigeait le cachet fabuleux de 100 000 dollars (550 000 FF). C'était un homme sauvage, excessif, animé d'une rage destructrice et, de surcroît, toxicomane. Il lui arrivait souvent sur scène de détruire non seulement des guitares mais aussi du mobilier.

Il pilotait les voitures de sport les plus chères, jetait son argent par la fenêtre, et pourtant c'était un homme malheureux. Un jour, il interpella son public en ces termes: «Vous devriez vous lamenter lorsqu'un enfant naît, lorsqu'un nouveau-né voit le jour sur cette terre maudite!»

Une de ses chansons montre clairement que lui non plus n'avait pas trouvé de réponse à la question du sens de la vie:



*«Vivrai-je demain?*

*Je ne puis l'affirmer. Mais ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui, je ne vis pas.»*

Le 18 septembre 1970, la carrière légendaire de cette idole des jeunes prenait fin brutalement. On l'a retrouvé dans un hôtel de Londres, étouffé par ses propres vomissures après qu'il ait consommé une grande quantité d'alcool et avalé des somnifères. Il avait encore réuni ses dernières forces pour se traîner jusqu'au téléphone. Son correspondant a révélé au grand public les ultimes paroles du chanteur: «Nom de Dieu! Vite à l'aide!»

On pourrait encore évoquer Elvis Presley – dont la tombe est devenue un objet de vénération –, sa boulimie, sa toxicomanie, sa peur de la vie et sa peur de la mort.

Elvis, qui se faisait conduire dans une Cadillac avec de nombreux accessoires en or et un toit de nacre, vivait dans une maison en forme de château, une sorte de prison dorée. Entouré de ses gardes du corps, il célébra son quarantième anniversaire au lit, trop déprimé pour se lever. C'est grâce aux nombreux médicaments qu'il consommait qu'il put, dans les dernières années de sa vie, se maintenir la tête hors de l'eau.

Lorsqu'il mourut, le 16 août 1977, victime de troubles circulatoires à l'âge de 42 ans, il pesait environ 125 kilos.

Après sa mort, l'un de ses fans fit cette amère constatation:

*«Tout ce qu'il voulait de nous, c'était de l'admiration et de l'adoration, qui en ont fait un surhomme aussi plat et bidimen-*

*sionnel que le poster que j'ai de lui, accroché au mur de ma chambre.»*

On pourrait mentionner un grand nombre de vedettes célèbres de la chanson ou du cinéma, de Jim Morrison à Kurt Cobain, le chanteur de «Nirvana», qui ont mis fin à leur vie par le suicide, en absorbant de trop fortes doses de drogues ou même en jouant à la roulette russe.

Malgré l'adulation des foules, le pouvoir exercé sur la jeunesse, l'absence de souci financier et la consommation de drogues, ils n'ont pas trouvé la vie digne d'être vécue.

Peut-être ces exemples provoquent-ils en vous une réaction de défense: «Ce sont des cas extrêmes! Moi, je ne suis ni roi du rock, ni star hollywoodienne, mais un être tout ce qu'il y a de plus normal, qui vit de son salaire. Je rembourse les emprunts pour l'achat de ma maison individuelle, j'entretiens un petit jardin et me paie le luxe d'un voyage à Majorque une fois dans l'année.»

Vous appartenez probablement à la génération d'après-guerre, soucieuse de relever son pays de la ruine. Vous avez travaillé et économisé pour pouvoir vous payer un jour ce dont vous rêvez depuis longtemps, ou pour offrir à vos enfants ce dont vous avez été privé durant votre enfance ou votre adolescence. Dans ce but, vous faites des heures supplémentaires au risque de ruiner votre santé ou de succomber prématurément à un infarctus.

Un jour, vos descendants viendront fleurir votre tombe et ne tariront pas d'éloges à votre égard: «Le travail fut sa

vie; jamais il n'a pensé à lui-même; il n'avait en vue que le bien des siens.»

Vaut-il la peine de ne vivre que pour cela?

### **«Le monde est beau...»**

Il y a tous ceux qui, malgré les nuages menaçants qui s'accumulent à l'horizon, continuent de voir tout en rose. «Que racontez-vous donc? La vie est belle, le monde aussi. Ne venez pas gâcher notre bonne humeur avec votre petit sermon pessimiste! Admirez la nature superbe, écoutez la ravissante «Petite musique de Nuit» ou «La Truite» de Schubert, ou, si vous préférez plutôt le folklore, remplissez-vous les oreilles d'une fanfare campagnarde! Mais jouissez de la vie! Qui n'apprécie pas le vin, les femmes et les chants, demeure un idiot toute sa vie.»

Les gens vivent dans un refus perpétuel. Ils veulent ignorer que nous sommes entourés de forêts qui meurent, victimes des pluies acides, et que nous vivons sur un volcan atomique. Ils oublient que chaque année, nos mers servent un peu plus de gigantesques déchetteries empoisonnées et que des maladies comme le cancer et le SIDA se propagent dans nos pays comme la peste au Moyen-Age.

Souvenez-vous du refrain de la chanson de Gilbert Bécaud «Le monde est beau...» et du cri d'alarme que pousse le chanteur à la fin:

*«Non, non, non, le monde n'est pas beau; il n'est beau que dans nos rêves!»*

*Comment peut-on rire, alors que la terre entière peut s'embraser demain?»*

**«N'y pense pas!»**

C'est certainement la devise de la plupart des gens. On rentre du boulot, un journal ou un illustré sous le bras. On se réjouit de pouvoir enfiler ses pantoufles et de passer une soirée au calme à regarder un film à la télé, sa canette de bière à la main. Et cela jour après jour, semaine après semaine, année après année.

On tue le temps et on ne vit que par télé interposée. Seule une coupure de courant ou une panne du poste oblige à sortir de ce train-train quotidien.

Notre vie n'est pas qu'une partie de plaisir. Même si l'on fait tout pour repousser l'idée de la mort, les journaux relatent quotidiennement le récit d'accidents mortels. Ils éditent tous une rubrique nécrologique. Un jour la Grande Faucheuse viendra aussi frapper à votre porte.

Quand j'étais petit, j'ai vu les derniers corbillards traînés par des chevaux. Le claquement des sabots martelant le pavé et le grincement des roues nous donnaient le frisson. Aujourd'hui, pour atténuer l'effroi de la mort ou en détourner la pensée, on utilise des véhicules qui font le moins de bruit possible, souvent d'une couleur moins lugubre.

Autrefois, on se préparait à cette échéance finale. On voulait prendre consciemment congé de ses proches.

Aujourd'hui, on meurt généralement inconscient, sans douleur parce que sous calmants, branché à toutes sortes d'appareils par des sondes et des fils, dans un coin isolé, sinon retiré, d'une chambre d'hôpital. Quand ce n'est pas dans le couloir ou dans une pièce d'attente. Seul et inconscient. Voilà notre façon d'humaniser la mort!

Tous les efforts déployés n'empêchent pas la pensée de la mort de nous hanter comme un fantôme. Notamment lorsque nous ne pouvons pas échapper à certaines obsèques.

Le visage de ceux qui assistent à un enterrement est très révélateur. Au bord de la tombe, les regards sont humides, l'attitude gauche. Chacun se sent assailli par la perspective horrible de sa propre mort. S'imaginer être un jour soi-même dans un cercueil fermé et recouvert de terre a de quoi glacer d'effroi. Après le cimetière, les visages se détendent. On respire. On va boire un coup au bistrot et penser à autre chose. Ou bien on rentre directement chez soi pour s'installer devant le petit écran et y chercher le côté plus gai de l'existence.

C'est étrange: on souscrit quantité de polices d'assurance en prévision de toutes les catastrophes possibles et imaginables. Mais on ne pense pas à se préparer à la seule échéance certaine et incontournable: celle de sa propre mort.

J'entrai un jour à l'improviste dans la chambre de mon fils aîné, âgé de 18 ans. Il était assis à son bureau. Surpris par mon arrivée inopinée, et un peu embarrassé, il tenta de dissimuler la feuille de papier sur laquelle il écrivait. Je lui demandai ce qu'il cachait; il me répondit: «Je rédige mon testament!»

Mon premier mouvement fut la surprise. Je me dis que mon garçon devait avoir un chagrin d'amour ou qu'il avait provisoirement perdu la raison. Un jeune homme dans la fleur de l'âge ne se demande pas qui va hériter de ses maigres possessions!

Mais je me suis rapidement senti interpellé. J'avais 24 ans de plus que lui et je n'avais pas encore pensé faire mon testament.

Ne serait-il pas raisonnable et sage d'envisager la vie «dans l'optique de la mort»?

Si nous prenions davantage conscience de la brièveté de la vie et de son caractère éphémère, nous ferions mieux certaines choses, d'autres différemment, et la majorité pas du tout.

### **Existe-t-il une réponse?**

Je me souviens du jour où j'ai acquis ma première machine à écrire électronique avec mémoire et affichage lumineux. J'avais jusque-là utilisé une machine électrique classique après une mécanique simple. J'étais persuadé que je maîtriserais rapidement le fonctionnement de cette nouveauté.

La lecture longue et fastidieuse de la notice d'emploi me parut une perte de temps. Je me mis aussitôt à taper comme sur les autres sans problème. Jusqu'au moment où j'ai appuyé sur une mauvaise touche. A chaque frappe, la machine émettait un son aigu. Sur le petit écran rien ne

s'inscrivait plus sauf un mot qui se répétait chaque fois que j'enfonçais une touche: NON! NON! NON!

Plus rien n'allait! Irrité, je pris le mode d'emploi, l'ouvris au début et me sentis humilié par les premiers mots: «Si vous voulez pleinement apprécier votre machine et exploiter toutes ses possibilités, lisez attentivement ces instructions avant la mise en route.»

N'en est-il pas souvent ainsi de notre vie? Nous fonçons, tête baissée, pensant tout savoir, et soudain nous sommes confrontés à une difficulté devant laquelle nous nous trouvons démunis, tandis qu'une voix intérieure nous crie: «Non! Non! Non!»

Qu'il est bon alors de pouvoir disposer d'un «mode d'emploi» de notre vie, capable de nous renseigner sur la meilleure façon de vivre. La seule qui mérite le nom de «vie». Pour savoir comment fonctionne cette machine complexe qu'est l'homme, il faut interroger Celui qui l'a conçue et suivre ses instructions.

Il faut du temps et un esprit ouvert et bien disposé pour comprendre la Bible, cette notice d'utilisation que Dieu a écrite pour que l'homme fasse un bon usage de sa vie. Celui qui jusque-là ne s'est nourri que de Lucky Luke ou d'Astérix, aura d'abord du mal à comprendre un texte sans images et sans bulles! C'est pourtant la seule manière raisonnable de savoir d'où nous venons et où nous allons, de connaître le pour quoi? de la vie, et de sortir de l'impasse.

## **Que dit le Créateur à propos de la raison d'être de notre vie?**

Le Nouveau Testament nous raconte un épisode intéressant de la vie de Jésus-Christ. Un homme instruit se dirige vers Jésus et lui pose la question qui semble le préoccuper:

*«Grand Maître, une question me tracasse depuis longtemps et je n'ai pas encore trouvé de réponse, bien que j'aie étudié la théologie: Quel était le projet de Dieu lorsqu'il a créé l'homme? Quelle mission dois-je remplir sur la terre? Qu'est-ce qui donne un sens à ma vie?»*

Jésus lui répondit:

*«Je vais te dire ce que Dieu attend de toi et pourquoi tu es venu au monde: tu dois aimer le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ta pensée et de toutes tes forces. Mais tu as encore une autre grande obligation à remplir: aime ton prochain comme toi-même. Voilà le but que Dieu te propose pour ta vie!»*

La réponse de Jésus à cet homme instruit vous effraie peut-être tout comme les contemporains de Galilée l'ont été dans leur vision des choses par ses révélations. Tous ceux qui sont prêts à réfléchir et à se conformer aux instructions du créateur découvriront, en les suivant, la liberté, la joie et la paix. Expérience comparable à celle du poisson qui, après s'être longtemps débattu sur le sol sec, est enfin replongé dans l'eau. A celle de l'oiseau qui, enfermé depuis des années dans sa cage, voit enfin celle-ci s'ouvrir.

Tout le reste n'est que cible manquée, ou, pour reprendre le terme de la Bible, péché.



# Si Dieu existe...

... alors  
il n'y a pas  
de péché  
«mignon»

«Le médecin dit que j'ai le foie tuméfié» déclarait Janis Joplin peu avant sa mort, avant d'ajouter, irritée par ce diagnostic: «Je ne retournerai plus jamais chez lui!»

Voilà ce qu'on fait de certains diagnostics qui pourraient pourtant sauver la vie.

Malheureusement, beaucoup de gens réagissent ainsi en entendant le jugement de Dieu sur leur vie. Le constat est renversant de clarté. Il pourrait servir de base à la guérison et au salut si seulement l'homme cessait de se voiler la face.

Pour beaucoup, la notion de «péché» apparaît comme une relique du Moyen-Age et ne présente plus d'intérêt aujourd'hui.

Imaginons que je me place devant la gare principale d'une grande ville et que, muni d'un magnétophone et d'un micro, je demande aux passants ce qu'évoque pour eux le mot «péché».

A quelques pas de moi, un policier semble s'ennuyer. Je l'aborde.

«Pardonnez-moi, Monsieur l'agent, mais je procède à un sondage d'opinion. Puis-je vous demander à quoi vous pensez lorsque vous entendez le mot "péché"?»

«A Flensburg, Monsieur, oui, à Flensburg!». La réponse a fusé comme une flèche. Flensburg est une ville qui a mis en usage une carte «des péchés d'infraction à la circulation».

J'appuie sur la touche «arrêt» de mon appareil. Le policier jette un regard inquisiteur sur un groupe de jeunes qui, de retour d'une fête de quartier, chantent à tue-tête. Je quitte le policier et m'approche d'eux.

«Ecoutez-moi un instant. Je participe à une enquête sur ce que les gens de la ville entendent par "péché".»

A peine ai-je tendu le micro à l'un d'entre eux, que ses comparses, les yeux vitreux, ont déjà, en guise de réponse, entonné un chant en se tenant par le bras:

*Nous sommes tous des petits pécheurs, de tout temps, de tout temps;*

*Le Bon Dieu nous pardonnera certainement comme toujours, comme toujours;*

*Pourquoi devrions-nous déjà sur la terre être des petits anges...*

Tandis qu'ils s'époumonent, que le policier s'éloigne en fronçant les sourcils, mon interlocuteur m'explique: «C'est un chant de Willy Milowitch, le citoyen d'honneur de notre ville!»

Entre-temps, des petits groupes se sont formés. Quelques dames corpulentes sortent du salon de thé et acceptent de

répondre à ma question. L'une d'entre elles s'esclaffe en pointant sa taille du doigt:

«Ah, le péché! Nous venons justement d'en commettre encore un! Des tartelettes aux fraises avec de la crème Chantilly! Mille calories de trop!»

«L'amour est-il un péché?» me lance un jeune homme qui poursuit son chemin avec un rire moqueur.

Je pourrais continuer. Si l'on pouvait interroger le philosophe Friedrich Nietzsche, il répondrait certainement avec son cynisme habituel:

«Le péché, cette dépréciation de soi, est une invention des prêtres pour pouvoir mieux contrôler les foules et empêcher toute satisfaction de soi et tout progrès.»

Sur dix théologiens questionnés, huit répondraient probablement: «Le péché est une notion moyenâgeuse. Il y a quelques siècles, un certain Martin Luther s'est beaucoup débattu avec le péché. C'est le problème de gens complexés. Cela ne nous concerne plus aujourd'hui!»

Si l'homme moderne ne se sent plus concerné par la notion de péché, c'est sans doute en grande partie à cause des chrétiens.

Ils sont devenus tellement accommodants qu'ils ont honte de proclamer les lois morales de Dieu. Qui ose encore qualifier l'avortement de meurtre, l'adultère d'abomination devant Dieu et le mensonge de crime?

Nous, chrétiens, ne sommes plus la lumière du monde et le sel de la terre, mais des lumignons qui fument et le condiment fade d'une société égoïste et désorientée. Les martyrs, dans le passé, terminaient souvent leur vie sur le bûcher parce qu'ils savaient qu'ils devaient la vérité à leurs contemporains et qu'ils appelaient le péché par son nom.

Aujourd'hui, il n'est pas rare de voir de grands leaders religieux décorés de la légion d'honneur ou d'un mérite quelconque par des hommes politiques... dont le sourire en cette occasion ferait place à une grimace s'ils savaient à quel point Dieu condamne leur vénalité, leur hypocrisie et leur égoïsme.

Si de nombreux chrétiens, par leurs manquements, ont contribué à la perte du sentiment de culpabilité de notre société, cela ne change rien au jugement que Dieu porte sur l'état moral de chaque individu.

L'humanisme, tout comme les théologies et les psychologies qui en sont imprégnées ont beau déclarer l'homme foncièrement bon et ses écarts de conduite dus à des circonstances défavorables, la Bible est d'un tout autre avis. Son opinion est beaucoup plus réaliste.

Elle enseigne que tout homme est fondamentalement coupable et ennemi de Dieu, corrompu et incapable du moindre bien. Vous en trouverez la confirmation, dans la Bible, en lisant les chapitres 3 et 5 de l'épître aux Romains.

Selon l'Écriture, tout homme vient au monde en étant déjà pécheur. La manifestation en paroles ou en actes de cette

nature pécheresse n'est qu'une question de temps et d'occasions propices.

Nous avons élevé sept enfants. Ni ma femme ni moi ne leur avons appris à mentir, à désobéir ou à convoiter. Pourtant, quelle n'a pas été notre surprise de voir un jour ces bambins, à l'air si innocent, mentir pour la première fois et manifester de l'envie, de la jalousie et de l'égoïsme!

Si on considère l'histoire de l'humanité et notre propre expérience, «le ver est dans le fruit». Il affecte chacun au point que seules l'éducation et la peur des sanctions maintiennent le mal dans certaines limites.

Westley Allan Dodd, accusé de trois crimes, fut condamné à mort dans l'état de Washington en 1990. Il supplia ses bourreaux de ne pas le faire mourir en lui injectant un poison mortel dans le sang, mais en le pendant au gibet. Il demanda à ses avocats de cesser toute démarche pour le sauver de la mort.

De sa cellule, il écrivit:

*«Il faut que je sois exécuté avant que j'aie la possibilité de m'enfuir et de tuer à nouveau. Si je m'en sortais, je sais très bien que je commettrais de nouveaux meurtres et de nouveaux viols, et en jouirais intensément.»*

Cet homme s'est vu tel qu'il était et a été assez honnête pour se condamner lui-même.

Devant Dieu, tous, le pape, Mère Thérèse, Albert Schweitzer, Staline, Hitler, Dodd, vous ou moi, sommes assis sur

le banc des accusés et frappés du même verdict: «Coupables!»

Nous faisons des distinctions en ce qui concerne la quantité et la gravité des péchés commis. Mais du point de vue de la gravité morale de nos offenses, nous sommes tous sur un pied d'égalité devant Dieu, car

*«Il n'y a point de distinction: tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu» (Romains 3:23)*

Si nous sommes indulgents à l'égard de certaines fautes morales et si nous minimisons le péché, Dieu, lui, considère chaque péché comme une catastrophe. Il nous prive de la communion avec notre Créateur, entraîne une condamnation de la sainteté divine.

Contrairement à ce que l'on croit souvent, le péché ne se limite pas au mensonge, à la haine, à la convoitise, à la dureté du coeur, au manque d'amour, au vol, à l'adultère, etc. Il réside avant tout dans notre impiété, dans notre désir d'indépendance à l'égard de Dieu. Nous ne pensons pas à faire ce pour quoi nous avons été créés: aimer Dieu, lui être reconnaissants et vivre dans sa dépendance.

Un chant de Hildegard Knef illustre bien la perte et l'indépendance à l'égard de Dieu:

*«Je ne sais pas à qui j'appartiens;  
Je crois que je m'appartiens à moi toute seule!»*

En d'autres mots: Je suis à moi; je peux donc faire de mes appétits et de toute ma vie ce qui me plaît. C'est l'essence même du péché!

On dit de l'homme moderne, qui ne se soumet à aucune autorité ni à Dieu, qu'il est «majeur» et «autonome». On croit que cette évolution marque un grand progrès. En réalité, cette attitude, face à la vie, mène à un aveuglement plus grand. Et, par voie de conséquence, à la solitude redoutable et à la perte.

Friedrich Nietzsche en est un exemple. Au cours de son adolescence, ce fils de pasteur rejeta Jésus-Christ et devint au fil des ans un des moqueurs les plus virulents de la foi chrétienne. Sa haine contre Dieu, contre la Bible et contre les chrétiens transparaît dans tous ses écrits.

Il caractérisa le christianisme de «plus grande malédiction, de pire vice..., de honte immortelle pour l'humanité» et déclara: «Dieu est mort: vive le surhomme!»

Pourtant cet homme mégalomane était solitaire, amer et troublé par le sentiment de sa perte. Il l'exprime de façon poignante dans un de ses poèmes:

*«Les corneilles crient  
Et volent vers la ville.  
Bientôt, il va neiger.  
Malheur à celui qui n'a pas de patrie!*

*Tu te tiens là, engourdi,  
Tu regardes en arrière, depuis combien de temps déjà?  
Que tu es insensé  
De fuir le monde, juste avant l'hiver!*

*Le monde: une porte  
Sur des milliers de déserts inhospitaliers.*

*Personne ne s'inquiète  
De ce que tu y perds.*

*Te voilà donc, pâle,  
Condamné à errer dans les étendues glaciales,  
Semblable à une vapeur  
Qui monte vers des cieux toujours plus froids.*

*Vole, oiseau, vole,  
Lance ton croassement lugubre.  
Et toi, insensé,  
Cache dans la glace et dans la honte ton coeur qui saigne.*

*Les corneilles crient  
Et volent vers la ville.  
Bientôt, il va neiger.  
Malheur à celui qui n'a pas de patrie!*

Après son dernier ouvrage, «L'Antéchrist», Nietzsche, déjà à moitié aveugle, sombra dans une aliénation mentale qui dura douze ans, jusqu'à sa mort. Son rêve de surhomme se terminait tragiquement.

### **«Malheur à celui qui n'a pas de patrie!»**

La vie du célèbre réformateur Martin Luther a suivi un cours tout différent. Convaincu de l'existence de Dieu et conscient de son péché, le jeune Luther entra au couvent où il espérait trouver la paix avec Dieu grâce à de nombreux exercices de pénitence et à une vie ascétique.

Tous ses efforts de piété ne firent qu'accentuer son senti-



ment de perdition et de culpabilité devant Dieu. Dans son désespoir, il se compara à un «sac de larves maudites».

Luther, connu pour son franc-parler, choisit cette image parce qu'il était convaincu de la dépravation totale de son être et du caractère pécheur de sa vie.

Je ne sais pas si vous avez déjà ramassé un sac en décomposition sous l'effet de l'humidité dans une cave. La prochaine fois que vous essaieriez, vous mettez des gants! Un sac pourri, rempli de vermine est répugnant!

C'est ainsi que se voyait Luther. Dans un de ses chants, il l'exprime avec force, même si son langage et ses images nous choquent un peu aujourd'hui.

*«Du diable j'étais prisonnier,  
A la mort éternelle voué;  
Nuit et jour, tourmenté par mon péché  
Dans lequel je suis né.  
De plus en plus il m'enveloppait;  
Ma vie ne produisait aucun bienfait;  
Le péché me possédait.»*

Luther n'était pas un psychopathe, mais un homme qui s'était bien reconnu et avait plongé un regard dans les abîmes de sa nature pécheresse.

Dans l'exiguïté de sa cellule, la lumière et la chaleur ont envahi son âme lorsqu'il a commencé à lire le Nouveau Testament. Sa détresse se mua en joie, et l'asservissement au péché en libération lorsqu'il fit l'expérience de la rédemption par Jésus-Christ.

Qu'en est-il aujourd'hui? Cinq siècles après Luther, de nombreux pédagogues, psychologues et théologiens ont rayé le mot «péché» de leur vocabulaire et s'efforcent de nous blanchir en soulignant combien nous sommes nobles, altruistes et bons, et nous donnant toutes les raisons d'être conscients de notre valeur. Georg Danzer qui n'est pas un pasteur, mais un chanteur de café-concert autrichien, déclare:

*«L'homme est perfide, lâche et méchant,  
Le meilleur ami te trompe,  
Où que l'on aille, ça pue...»*

et à la fin:

*«L'homme aimerait bien être bon,  
serviable, noble et juste,  
abriter un ange en lui;  
avoir une conscience  
qui ne lui donne jamais de mauvais conseils.  
Mais il en sourit  
et ne fait que le mal;  
au plus profond de moi-même,  
je suis vraiment triste.»*

C'est ainsi qu'un compositeur moderne exprime en des mots très forts ce que Luther et d'autres avant et après lui ont expérimenté et témoigné, lorsqu'ils ont été honnêtes avec eux-mêmes.

Après Auschwitz, les goulags, la Bosnie, peut-on encore croire en la bonté de l'homme? L'histoire récente de l'humanité n'anéantit-elle pas toutes les théories humanistes

et ne confirme-t-elle pas que la Bible a raison de poser ce diagnostic sur l'état de l'homme:

*«Ils ont les pieds légers pour répandre le sang; la destruction et le malheur sont sur leur route; ils ne connaissent pas le chemin de la paix; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux» (Romains 3:15-17).*

Si l'homme est effectivement corrompu dans son péché et incurablement malade, existe-t-il un remède, une intervention extérieure capable de le transformer?



**Si  
Dieu  
existe ...**

**... la croix  
serait plus  
qu'un  
porte-bonheur!**

Que n'a-t-on pas fait de la croix!

Suspendue à une chaînette, la croix se taille sa part du marché de la bijouterie. De solides gaillards se la font tatouer sur le bras. D'autres la considèrent comme un talisman ou un porte-bonheur, au même titre qu'un trèfle à quatre feuilles ou qu'un signe du zodiaque.

D'autres encore voient dans la croix une arme secrète ou un moyen de conjurer les mauvaises influences. Des vedettes de football se signent au début du match, après la mi-temps ou après un but, comme si ce geste pouvait modifier le cours de la rencontre et leur apporter la victoire.

Certaines personnes pensent «croix rouge», «croix bleue», «croix verte», etc., lorsqu'elles entendent le mot «croix». Elles l'assimilent automatiquement aux organisations qui ont choisi une croix de couleur pour caractériser leur domaine d'activité au service du prochain. Il faut reconnaître cependant que la plupart des gens lient encore la croix à la piété l'associant au baptême, au mariage, à l'enterrement, ou à l'église, la chapelle et le cimetière.

Il existe enfin ceux qui bouillonnent intérieurement dès qu'on évoque la croix. Ils la méprisent et s'irritent contre ce symbole car ils ont bien compris que la croix est une sorte de potence et un moyen d'exécution. Ils ne peuvent

pas admettre qu'on puisse être borné et naïf au point de faire d'un signe de faiblesse et de mort l'emblème de la foi chrétienne.

Avec des hochements de tête, ces personnes parlent de la croix comme de «l'incarnation sadomasochiste de la glorification de la souffrance», selon l'expression de Joachim Kahl dans son livre «De la misère du christianisme». Même Goethe, qui croyait au triomphe final du bien et du beau, ne pouvait s'accommoder de l'idée de la croix. Il la décrivit comme «l'objet le plus répugnant sous le soleil» et déclara:

*«Je peux endurer beaucoup de choses. Je supporte la plupart des difficultés avec résignation et patience, selon qu'un Dieu me les impose. Peu déclenche en moi l'aversion que j'éprouve devant du poison ou un serpent. Au total, quatre: la fumée du tabac, les punaises, l'ail et la croix.»*

Selon eux il n'y a vraiment rien à espérer d'un crucifié.

Dans un de ses livres, Helmut Ludwig raconte l'histoire d'une vente aux enchères. Quelqu'un était mort et tous ses biens avaient été étalés sur les tables d'une salle des ventes. Des connaisseurs étaient venus assez tôt pour expertiser les couverts, la batterie de cuisine et les autres ustensiles ménagers avant que le commissaire-priseur ne déclare ouverte la vente.

Il y avait là une vieille croix en bois qui dépareillait étrangement dans ce bric-à-brac.

L'un après l'autre, les différents objets revinrent aux plus

offrants. La croix fut l'un des derniers articles à être livré à l'appétit des acquéreurs. Le commissaire-priseur fit étalage de tout son talent pour vanter les mérites de l'objet:

«Et voici maintenant une pièce de toute beauté. Elle n'est certes plus en très bon état, mais conserve néanmoins une grande valeur sentimentale et religieuse. Qui se porte acquéreur?»

Silence de mort.

«Bien. Commençons par un tout petit prix. Qui la veut pour dix francs?»

Toujours le même silence. Quelques personnes regardaient le plafond d'un air gêné. D'autres avaient les yeux rivés au sol.

«Personne? Mesdames et Messieurs! C'est un souvenir précieux! Et dix francs, ce n'est vraiment pas cher! Qui offre 8 francs?»

Personne ne réagit. Mais le commissaire ne s'avoua pas vaincu. Il savait comment s'y prendre. Il se tourna légèrement vers ses deux assistantes:

«Faisons un lot comprenant la croix,...la ménagère qui se trouve là, derrière... et le rouleau à pâtisserie», leur dit-il après avoir évalué du regard les quelques objets épars qui restaient.

«Mesdames et Messieurs! Je propose en plus de la croix, le rouleau à pâtisserie et la ménagère. Je veux bien admettre

que la croix est légèrement abîmée, mais qu'est-ce que cela peut faire? Dix francs, une fois. Qui veut le tout pour dix francs?»

Une femme âgée cria: «Dix francs!» Aussitôt un vieux monsieur fit monter les enchères: «Quinze francs!». La première renonça à poursuivre.

«Quinze francs une fois... Quinze francs deux fois... Quinze francs trois fois... Adjugé!»

La croix et les accessoires ménagers, ou plutôt les ustensiles ménagers et la croix en accessoire, revinrent donc au vieux monsieur.

«C'était surtout à cause de la ménagère! Ce n'est vraiment pas cher!» déclara l'acquéreur en venant chercher son lot et en repartant, la croix sous le bras.

La vente se poursuivit. Le vieux monsieur fendit la foule vers la sortie. Avant qu'il ne quitte la salle, on l'entendit murmurer, comme pour s'excuser: «Et maintenant, que vais-je bien faire de cette croix?»

Une femme plus tout à fait jeune lui fit remarquer: «Vous avez eu l'ensemble pour pas cher!»

Une fois la vente terminée, les dernières personnes quittèrent la salle et virent en passant la croix appuyée contre le mur du hall de la salle des ventes.

«Personne n'en veut» constata un jeune homme d'allure énergique. Peut-être se disait-il en lui-même: «Il en a tou-



jours été ainsi». Mais il ne l'exprima pas à voix haute. Une demi-heure plus tard, le commissaire-priseur sortit à son tour et aperçut la croix abandonnée. Il la prit. Il la proposerait probablement lors d'une prochaine vente aux enchères. Qui sait, peut-être finirait-il par s'en débarrasser s'il l'associait à un lot intéressant!

Pendant des siècles, le christianisme a essayé de «placer» la croix et le crucifié avec différents emballages pour que l'homme moderne l'accepte. Autour d'une boîte de bière et de hot-dogs. On a essayé de la proposer avec le sport «chrétien», la musique rock «chrétienne», la politique «chrétienne». Les gens prennent ce qui l'accompagne, mais abandonnent le crucifié dans un coin. Il en a toujours été ainsi.

Lorsque Jésus est né à Bethléem, il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie. Le seul endroit qu'on ait pu lui offrir, c'est une étable malodorante et sale. Quelques mois plus tard, ses parents ont fui en Egypte avec lui, car les hommes du roi Hérode étaient à sa recherche.

Lorsqu'il prêcha pour la première fois dans sa patrie, à Nazareth, les habitants voulurent le précipiter du haut d'une montagne.

Le fait qu'il ait nourri les foules lui a valu d'être suivi par elles pendant un certain temps. Mais l'enthousiasme se transforma bientôt en haine. Elles voulaient jouir des bienfaits, mais quand elles s'aperçurent que Jésus poursuivait un autre but, qu'il voulait répondre à la faim de l'âme humaine, elles ramassèrent des pierres et voulurent le lapider.

Il n'avait pas de domicile fixe. Il passait souvent la nuit dans le Jardin des Oliviers, sous un arbre ou au pied d'un buisson.

Un jour, un jeune homme plein d'enthousiasme lui exprima son désir de le suivre. Jésus lui répondit que les renards avaient des tanières, les oiseaux des nids, mais que lui, le Fils de Dieu, n'avait pas un lieu où reposer sa tête. La Bible ne dit plus rien de ce jeune homme. Sans doute y a-t-il réfléchi à deux fois et est-il revenu sur sa décision. Les avantages, oui. Jésus en personne, non.

Personne ne voulut de lui. Lorsque les gens s'aperçurent que les avantages obtenus ne correspondaient plus tout à fait à ceux escomptés, ils abandonnèrent Jésus au terme de sa brève existence. Même ses amis. L'un d'eux se laissa acheter pour quelques pièces afin de le trahir. Un autre, parmi les intimes du Seigneur, déclara en jurant qu'il ne le connaissait pas et qu'il n'avait rien à voir avec lui.

Comme dans certains jeux où il faut se débarrasser le plus rapidement possible de l'objet que l'on vient de vous passer, Jésus, d'abord prisonnier encombrant aux mains des Juifs a été remis ensuite aux Romains qui l'ont «renvoyé» à l'expéditeur juif! Personne ne voulait, semble-t-il, se salir les mains à son contact. Il n'y eut bientôt plus qu'une seule solution, exprimée par la foule: «Crucifie-le! Crucifie-le!»

Lorsque Pilate, le gouverneur romain, eut donné le feu vert, une foule considérable convergea vers la colline de Golgotha; elle comprenait des théologiens, des artisans, des patrons, des ouvriers et des chômeurs, des jeunes et

des vieux, des mères avec leurs enfants, des riches et des pauvres. Autrefois pleine de sympathie pour Jésus, cette foule était maintenant manoeuvrée par des hommes qui savaient comment s'y prendre pour exciter sa colère contre Jésus.

Ce n'était pas «la guerre totale» ni «la guerre sainte» contre Rome que les gens réclamaient. Non, c'était l'élimination pure et simple de l'homme dont peu avant l'amour vrai, la compassion et la perspicacité leur allaient droit au coeur et dont ils ne supportaient désormais même plus la vue. C'était son sang qu'ils voulaient voir couler.

Mais le supplice qu'on lui infligerait ne leur était pas indifférent. La lapidation était trop douce, et la décapitation par un bourreau trop rapide. Il fallait que sa mort soit lente, que sa fin donne lieu à un spectacle inoubliable. Il devait agoniser pendant des heures voire des jours, en proie à d'atroces souffrances. Ils voulaient y assister, abreuver le condamné jusqu'à la fin de leur haine et de leur mépris. Un seul supplice pouvait les satisfaire: la crucifixion.

Ce châtement horrible, au cours duquel les suppliciés succombaient parfois après plusieurs jours de souffrances effroyables, n'était pas une invention des Romains. Ceux-ci l'avaient importée de Carthage. Les Carthaginois étaient persuadés que la terre était sainte. Il ne fallait donc pas que des criminels condamnés à mort profanent le sol par leur sépulture. Ils avaient donc imaginé le châtement de la croix. Les suppliciés terminaient leurs jours en quelque sorte «hors» de la terre sainte et leurs cadavres devenaient la proie des carnassiers et autres animaux sauvages.

Si les Romains avaient adopté cette sanction capitale, ce n'était certainement pas en raison de cette philosophie sur la sainteté du sol, mais parce qu'ils la trouvaient commode et effrayante à la fois pour l'exécution des criminels.

### **La croix: la réponse de l'homme à l'amour de Dieu**

L'arrière-plan de ce mode d'exécution capitale permet de mieux comprendre tout ce qu'impliquait le rejet de Jésus-Christ. Il fallait qu'il n'y ait pas de place sur la terre pour cet homme qui se prétendait Fils de Dieu. C'est comme si les hommes considéraient la terre trop sainte pour lui; il fallait qu'il disparaisse. Comme si on avait voulu lui adresser ce message: Retourne d'où tu viens! Nous ne voulons pas de toi et n'avons pas besoin de toi. Laisse-nous tranquille avec tes enseignements! Tu n'es qu'un trouble-fête et un rabat-joie dans l'Eglise et dans la société! Dehors!

La foule ne fut satisfaite que lorsqu'elle vit Jésus cloué sur une croix, entre deux malfaiteurs. Elle put enfin donner libre cours à sa moquerie et à sa hargne.

Il y a des heures lumineuses dans l'histoire de l'humanité. Stefan Zweig mentionne quelques événements historiques qui ont marqué de façon tout à fait positive le cours de l'histoire.

Mais il existe des heures particulièrement sombres. Des heures dont on aimerait qu'elles n'aient jamais eu lieu. Elles témoignent pourtant de l'extrême méchanceté de l'homme.

En crucifiant leur Créateur, les hommes ont montré clairement, et pour toujours, à quel point leur justice, leur religiosité et leur amour de la vérité étaient faussés. Celui qu'ils ont cloué rageusement sur la croix n'était autre que le Fils de Dieu. Celui qui incarnait parfaitement l'amour.

Peut-être ce verset, parmi les plus connus du Nouveau Testament, évoque-t-il quelque souvenir pour vous:

*«Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:16)*

En toile de fond de cette affirmation, il est évident que la croix sur laquelle on a cloué le Fils de Dieu est la réponse humaine à l'amour divin. Le poing tendu de la créature contre son Créateur!

Le philosophe Søren Kierkegaard a beaucoup médité sur la croix. Il a écrit ceci:

*«Pour moi, la croix est suffisante: j'y vois la révélation de l'amour; j'y découvre aussi le reflet de moi-même, à savoir que je suis homme et comme tel, pécheur... Celui que la race humaine crucifie est le Rédempteur; appartenant à la race humaine, je découvre que moi aussi j'ai besoin d'un Sauveur... Craintif devant la vie, je cherche mon refuge dans le crucifié. Je le prie de me délivrer du malin et de moi-même.»*

J'étais jeune homme quand j'ai compris ce qui s'était passé à Golgotha; depuis, je ne peux plus vivre comme avant. La croix a ouvert mes yeux sur mon état de péché et sur ma culpabilité. Il ne me restait alors que deux désirs: être

libéré du poids de ma faute et saisir les occasions de démontrer par ma vie, ma reconnaissance au Seigneur Jésus-Christ pour l'amour incompréhensible qu'il m'avait témoigné.

Quelqu'un peut-il rester indifférent devant la croix? Le pouvez-vous?

### **La croix: la réponse de Dieu à la haine des hommes**

Jusqu'à présent, nous n'avons souligné qu'un seul côté de la croix. Celle-ci ne révèle pas seulement l'étendue de la haine des hommes contre Dieu. Elle est aussi la preuve irréfutable de l'amour infini de Dieu envers les hommes.

Si je peux me permettre de parler de Dieu en termes humains, je dirais que Dieu possède essentiellement deux grands attributs. L'un concerne sa sainteté et sa justice absolues. Il ne peut ni tolérer ni ignorer le péché. Autorité incorruptible, il doit appliquer une juste sanction à tout péché.

L'autre caractéristique de Dieu est son amour absolu. Dieu désire ardemment que tous les humains recherchent sa présence et sa communion. Il veut les combler de sa grâce, de sa paix et de sa joie.

Sa justice exige la condamnation de toute l'humanité, car tous les hommes sont coupables. Son amour veut leur salut à tous.

Existe-t-il un dénominateur commun entre la justice et l'amour de Dieu?

Comment, sans renoncer aux exigences de sa justice, Dieu peut-il faire grâce à des hommes impies et rebelles?

Si vous voulez pénétrer le coeur du plan rédempteur de Dieu, il faut comprendre le dilemme auquel Il était confronté.

Dieu ne voyait qu'une solution pour pardonner à des coupables. Faire payer un innocent à leur place. C'est ce que la Bible appelle la substitution.

Dans toute l'histoire de l'humanité, il n'y a jamais eu un homme sans péché, capable de prendre la place des autres, pour expier leurs transgressions de la loi divine. Pour Dieu, l'unique moyen consistait à faire revêtir la condition humaine à son fils Jésus-Christ et à accepter qu'il meure en victime innocente pour expier les péchés des hommes déçus. Après quoi il pourrait accorder sa grâce et son pardon.

L'observateur superficiel ne peut saisir la signification profonde de la croix. Elle lui reste voilée. Quand les ténèbres enveloppèrent la croix et tout le pays, la haine des hommes passa au second plan. Parmi les personnes présentes, aucune ne put imaginer ce qui allait se passer dans l'obscurité.

Tandis que les Romains se dépêchaient d'aller chercher quelques torches en ville pour éclairer cette scène lugubre, Dieu imputait nos péchés à Jésus crucifié.

Des mois auparavant, Jésus avait clairement annoncé le sens de sa venue à ses disciples, qui espéraient secrètement un poste ministériel dans le royaume de Dieu.

*«Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon de beaucoup» (Marc 10:45).*

Dans l'obscurité et la solitude les plus totales, Dieu résolvait son problème avec les hommes: le péché. Le Fils de Dieu, qui s'était présenté comme «la vie éternelle», est mort pour expier nos péchés.

Il n'a pas succombé aux mauvais traitements infligés par les bourreaux. Il est mort parce qu'il voulait payer le prix élevé de notre rédemption. Ce n'était rien moins que le sang d'un innocent. Il n'y avait aucun autre moyen de salut pour l'homme.

Le cri émouvant de Jésus sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» laisse entrevoir quel drame terrible s'est joué à ce moment sur la croix.

Les hommes ne voulaient plus de Jésus. Ils l'ont effacé de la terre en le pendant au bois. «Retourne d'où tu viens!»

Mais le ciel non plus ne voulait pas l'accueillir. Jésus est resté entre terre et ciel, cloué sur une croix. Il est ainsi devenu le grand médiateur entre un Dieu juste et les hommes pécheurs. Il a pris sur lui la colère divine qui aurait dû frapper les hommes, comme un paratonnerre détourne sur lui la foudre destructrice, protégeant ainsi la maison et ses occupants.



Sur la croix, le Dieu juste a puni le seul homme innocent, Jésus-Christ. Celui-ci, bien que Fils de Dieu, avait accepté d'être le représentant de toute l'humanité coupable. Mourant, Jésus s'est écrié: «Tout est accompli!». Il venait de payer la dette de l'homme et de réaliser le plan rédempteur de Dieu.

Et tandis que la foule, saisie par cette soudaine obscurité et le mystère qui enveloppait la mort du crucifié, s'éloignait en silence, plus ou moins consciente d'avoir été témoin d'un événement hors du commun, la nature elle-même s'est associée à ce terrible événement. La Bible rapporte que, dans les environs de Jérusalem, des rochers se fendirent et la terre trembla. Le voile lourd et précieux qui, dans le temple, barrait l'accès au lieu très saint se déchira de haut en bas.

Se peut-il qu'un seul homme ait pu porter les péchés de milliards d'individus? Comment est-ce possible dans ce laps de temps de quelques heures sur la croix?

Comment comprendre que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, ait pu être abandonné de Dieu?

On raconte que Jean-Sébastien Bach, au moment où il composa sa Passion selon saint Matthieu, arrivé au récit de la crucifixion, s'écria: «Dieu, abandonné de Dieu! Qui peut saisir ce mystère?»

Je suis dans l'admiration devant ce prodige insaisissable. Une histoire authentique récente permettra de mieux comprendre ce qu'est la substitution.

Auschwitz, 1941. Vingt mille prisonniers, en majorité polonais, vivent dans ce camp de concentration de sinistre mémoire. Parmi eux, le Père Maximilien Kolbe.

Une nuit, un détenu parvient à s'enfuir du bloc des invalides. Fritsch, le commandant du camp, envoie aussitôt des hommes à la recherche du fugitif.

Au moment de l'appel du soir, il hurle: «Si nous ne l'avons pas rattrapé d'ici demain, dix d'entre vous seront confinés dans une cellule et privés de nourriture!»

Le lendemain matin, tous les prisonniers sont convoqués pour l'appel dès 5 heures du matin et obligés de rester là, des heures d'affilée, sous un soleil brûlant. Vers 18 heures, le commandant du camp fait irruption, parcourt les rangs sans un mot et choisit dix victimes au hasard. Le dixième se nomme Franciszek Gajowniczek. Un gros bandage sur la tête et sa bouche, totalement édentée, témoignent qu'il est journellement roué de coups. Exténué et avançant comme un automate, il sort du rang et s'avance en se frappant la poitrine et en criant: «Ma pauvre femme! Mes pauvres enfants!»

Tandis que les autres prisonniers, muets, assistent à cette scène déchirante, un détenu très amaigri se présente devant le commandant.

«Que veut donc ce cochon de polonais?» hurle Fritsch.

«Prenez-moi à sa place!» supplie le volontaire, en désignant du doigt le père de famille désespéré.

Franciszek Gajowniczek est renvoyé dans son bloc et son camarade d'infortune prend sa place dans la cellule des affamés. C'est le Père Kolbe.

Comme au bout de plusieurs jours, il survit à la faim, les bourreaux l'achèvent au moyen d'une piqûre de phénol. C'est ainsi que meurt le 14 août 1941 le Père Maximilien Kolbe, à l'âge de 47 ans, pour sauver son camarade Franciszek Gajowniczek. Voilà ce qu'est la substitution.

Cette comparaison ne cadre pas totalement avec la croix. Car Dieu n'est pas un commandant sinistre et sans scrupules qui réclame la mort d'innocents. Le Père Kolbe, malgré son dévouement et son sacrifice, n'était qu'un homme conscient de son propre péché. Mais en s'offrant librement pour prendre la place d'un autre détenu, il a illustré, certes imparfaitement, le geste sublime de Jésus-Christ, le juste, qui s'est substitué aux coupables.

A Golgotha, le Fils de Dieu s'est interposé entre l'humanité coupable et Dieu qui la condamnait à mort. Sur la croix, il a offert sa vie pour ceux qui le haïssaient et a vaient voulu l'éliminer.

C'était là le prix élevé de notre salut!



**Si  
Dieu  
existe ...**

**... alors la grâce  
n'est pas  
un article soldé  
par l'Eglise!**

C'est la période des soldes d'hiver. Compte tenu du temps exceptionnellement doux cette saison, les magasins n'ont pas réussi à écouler leurs stocks de vêtements. Ils consentent actuellement des rabais qui peuvent atteindre 85% du prix normal!

En est-il de même avec la grâce de Dieu? Il n'y a pas de demande, alors on la brade!

On explique ainsi les choses. Dans les siècles passés, les gens souffraient davantage du sentiment de culpabilité qui leur avait été inculqué par une mauvaise éducation. Pensez à John Newton, l'auteur de «O Grâce Merveilleuse...» Son sentiment de culpabilité se justifie pleinement. Newton avait pratiqué le commerce des esclaves; en vieillissant sa conscience devenue plus sensible, on comprend qu'il ait imploré la grâce divine. C'est toujours vrai pour ceux qui ont sur la conscience des morts d'hommes ou qui ont pataugé dans des péchés honteux.

C'est en tout cas ainsi que les psychologues expliquent le besoin de grâce. Ils doivent avoir raison, puisqu'ils ont étudié!

Si nous avons besoin de quelque chose, c'est d'une nouvelle voiture, d'un emploi, d'un logement, à la limite d'un juge bienveillant lorsque nous méritons une sanction pour

une infraction commise au code de la route, par exemple. Mais de la grâce?

Décidément, il n'y pas de créneau sur le marché, pour la grâce de Dieu. «Nous n'avons pas besoin d'un Dieu compatissant, mais d'un voisin compatissant» ont affirmé certains théologiens.

Le prédicateur Ernst Klassen ne manquait pas d'à-propos. Il raconta qu'un jour, en poussant son caddie dans les allées d'un supermarché, il avait aperçu une dame qui faisait de la publicité pour une nouvelle marque de soupe. Malgré son amabilité et toute l'ingéniosité qu'elle déployait, les clients du magasin passaient à côté d'elle dans une totale indifférence. Après l'avoir observée assez longtemps, le prédicateur se dirigea vers elle et lui dit: «Vous avez le même problème que moi: vous offrez quelque chose, et personne n'en veut. Je veux goûter votre soupe.»

Et il en profita pour expliquer à la dame très surprise ce qui lui était offert en Jésus-Christ.

Quand je raconte cette anecdote en Russie, les auditeurs me dévisagent d'un air incrédule. Est-il possible que, quelque part, on offre gratuitement une marchandise sans que tout le monde ne se l'arrache?

Pour certains, la grâce évoque un geste magnanime qui ne coûte rien à celui qui l'offre.

Quand j'avais entre 10 et 12 ans, des bandes de jeunes plus ou moins organisées s'affrontaient dans ma ville. Nous vi-

vions dans un état de guerre permanent et nous n'osions pas nous aventurer seuls sur le territoire «ennemi».

Les combats de rues se limitaient le plus souvent à des querelles verbales et des injures, mais nous nous efforcions toujours de paraître furieux et nous étions armés jusqu'aux dents, de bâtons, de frondes et de boules pointues.

Une fois, les «ennemis» de la rue des Romains m'ont attrapé, alors que je revenais seul du terrain de foot. Je faisais semblant de passer devant eux avec beaucoup d'assurance, l'air dégagé. En réalité je n'en menais pas large! Leur chef vint vers moi, me plaqua contre un arbre, me saisit à la gorge et dit en grinçant des dents: «Bühne, demande grâce!» Comme je ne voyais pas d'autre issue, je finis par implorer sa grâce. Alors, mon agresseur, avec beaucoup de condescendance et le regard hautain, me laissa filer. Voilà ce qu'est la grâce des hommes.

La grâce de Dieu est incomparablement plus précieuse! Elle n'a pas de prix. Elle a coûté à Dieu la mort ignominieuse de son Fils. C'est le prix qu'il a payé pour pouvoir l'offrir à ceux qui méritent tout le contraire!

Un jour, j'ai découvert de quelle façon Dieu jugeait ma vie. Mes meilleures actions étaient entachées de péché, même mes prétendues bonnes oeuvres avaient souvent des motivations égoïstes! Tout ce que je pouvais mettre sur la balance pour l'offrir à Dieu était trop léger. J'ai compris alors la nécessité de la grâce divine.

Seul celui qui approuve la condamnation à mort prononcée par le juge peut faire un recours en grâce.

C.H. Spurgeon, l'un des plus grands prédicateurs du siècle dernier, a déclaré:

*«Celui qui s'est tenu devant Dieu, convaincu de son péché et condamné, qui sent déjà la corde se resserrer autour de son cou, celui-là pleurera de joie lorsqu'il obtiendra le pardon; il haïra le mal qui lui a été pardonné, et il vivra de manière à honorer le Sauveur dont le sang l'a purifié.»*

Après la guerre, en 1948, se déroula en Corée une histoire qui finit par faire le tour du monde.

A cette époque, la situation politique du pays était très instable. Le pasteur Son vivait avec sa famille dans la ville de Soon-chun. En automne 1948, celle-ci fut occupée et contrôlée durant quelques jours par les partisans communistes. Des policiers et des hommes influents de la localité furent purement et simplement fusillés.

Les communistes étaient animés d'une telle haine contre les chrétiens qu'ils arrêtèrent les deux fils du pasteur, tous deux chrétiens déclarés, pour les exécuter. Ils commencèrent par mettre un bandeau sur les yeux de Matthieu, l'aîné. Le plus jeune s'offrit pour mourir à la place de son frère. «Tuez-le aussi! hurla le chef du commando, il est encore plus dangereux que son aîné!» C'est ainsi que les deux frères tombèrent sous les balles des communistes.

Ce soulèvement ne dura pas plus d'une semaine. Les soldats loyalistes furent envoyés à Soon-chun et rétablirent l'ordre. La page était tournée. C'était désormais au tour de ceux qui avaient participé au soulèvement d'être pourchassés et arrêtés. Parmi eux se trouvait un jeune



homme qui avait pris part à l'exécution des fils du pasteur. Cela lui valut d'être condamné à la peine capitale.

Le pasteur Son eut connaissance du verdict prononcé contre un des meurtriers de ses fils.

Dans cette situation, quelle réaction attendre de la part du père des victimes?

S'il tuait lui-même le meurtrier, il se vengerait, et tout le monde le comprendrait.

L'exécution du coupable par les troupes gouvernementales ne serait que justice: «Oeil pour oeil, dent pour dent...». Ce sentiment est profondément ancré en nous.

Le père réagit d'une tout autre manière. Il demanda à sa fille Rachel, treize ans, de se rendre le plus vite possible sur le lieu de l'exécution et de transmettre au chef du peloton d'exécution une requête de sa part. La jeune fille obéit et alla trouver l'officier responsable. Elle lui dit:

«Mon père vous supplie instamment de ne pas faire mourir ni de battre la personne qui a tué mes frères...» En prononçant ces derniers mots, sa voix se mit à trembler. Rachel ne parvint pas à articuler la suite parce que sa gorge s'était nouée et que les larmes mouillaient ses joues. Le pasteur demandait en plus la permission d'adopter comme son fils le meurtrier de ses enfants.

Son désir fut exaucé. C'est ainsi que l'assassin Chai-sun fut adopté par le père de ses victimes et intégré dans leur famille.

Ce fait presque incroyable, mais vrai, heurte notre sentiment de justice.

Le pasteur a exercé la grâce envers le meurtrier. Il ne s'agissait pas d'une grâce à bon marché. C'était un cadeau inespéré pour un criminel qui ne méritait rien d'autre que la mort, la juste sanction de ses méfaits.

Cette même chance incroyable, Dieu l'offre à tout être humain. Qu'on le veuille ou non, nous avons tous trempés dans le meurtre de son fils Jésus-Christ. C'est à cause de nos péchés qu'il est mort sur la croix. Et voilà que Dieu veut nous adopter comme ses fils et ses filles au sein de sa famille. Et faire de nous ses héritiers! Telle est l'incompréhensible grâce de Dieu.

## **Barabbas**

J'aimerais encore vous raconter l'histoire d'un terroriste. La Bible ne fait qu'effleurer sa vie. Je vais essayer de l'actualiser.

On ne sait pas grand-chose de son enfance ni de son adolescence. Tout au plus, d'après l'orientation de sa vie, peut-on supposer qu'il fut mis assez jeune en contact avec des groupes extrémistes de droite.

On le retrouve parmi les Zélotes, un groupe de nationalistes qui s'étaient jurés de rejeter hors du pays l'occupant, les Romains.

Il est animé d'une haine farouche contre ces troupes

étrangères et contre tous les responsables politiques et religieux juifs qui pactisent avec l'ennemi.

Pour financer sa guerre de libération, il n'hésite pas à commettre quelques larcins et à se procurer, par des moyens peu honnêtes, ce dont il a besoin. Il pousse aussi certains Juifs au sang chaud à la révolte déclarée contre les Romains. Hélas, la plupart du temps, ces mouvements insurrectionnels se terminent dans un bain de sang et par la victoire de l'occupant.

Le nom de cet homme est bientôt connu dans toutes les bourgades d'Israël et vénéré secrètement par quelques Juifs.

Comme sa vie ne tient qu'à un fil – il sait bien que ce n'est qu'une question de temps avant qu'on ne l'arrête et qu'on ne l'exécute. Il n'attache pas beaucoup de prix à sa vie ni à celle de ses compagnons.

Il ne recule pas devant des prises d'otages ni devant le meurtre lorsque cela est nécessaire.

Il laisse derrière lui un sillon de sang, de violence et de haine.

Est-il trahi ou pris lors d'une rafle, je ne le sais pas. Mais toujours est-il qu'il est arrêté et jeté dans un cachot sombre et malodorant.

Puis vient le procès. Il ne peut rien nier des charges qui pèsent sur lui. Pas de circonstances atténuantes.

Le tribunal prononce la condamnation à mort, la justice romaine ne fait pas dans la dentelle quand il s'agit de «terroristes». Pour servir d'exemple, son exécution est fixée à la veille du sabbat. En raison de la fête de la Pâque, beaucoup de Juifs se rendent à Jérusalem. Il est condamné à être crucifié.

Il est possible que Barabbas ait joué au dur, surtout lorsque les Romains l'observaient. Mais j'ai peine à croire que la nuit, quand il fut seul, il n'ait pas été habité par l'effroi en pensant au supplice qui l'attendait.

Les dures conditions de son incarcération mettent ses nerfs à rude épreuve. Les heures s'écoulent inéluctablement et celle de son exécution approche.

On imagine que durant ce temps d'inactivité et d'immobilité, de nombreuses pensées et de multiples souvenirs soient venus à l'esprit du prisonnier. Il a dû revoir son enfance et son adolescence. Peut-être, a-t-il jeté sur les événements passés un regard nouveau.

Des questions, des doutes, des reproches, des souhaits insensés: «Ah! si je pouvais recommencer ma vie!»

«Maudit soit le jour de ma naissance! Si au moins je pouvais revenir en arrière jusqu'à l'instant où ma vie a été mal aiguillée!»

Etait-il trop tard pour qu'il se repente? Tout était-il perdu?

Il n'y avait rien sur quoi il eût pu passer sa rage.

Que faire de cette rage intérieure, sinon la déverser sur les quelques Romains chargés de le surveiller et de le nourrir?

Puis vient la dernière nuit. La plus sinistre. Sa tension nerveuse est à son comble. Tout est matière à dispute. Lorsque les gardes viennent lui apporter son ultime repas, peut-être les reçoit-il avec une grossièreté débridée, et leur jette-t-il sa pitance à la figure en leur souhaitant d'en crever en la mangeant, d'aller au diable avec toute leur armée... Mais au fond de lui-même, ne souhaite-t-il pas goûter une dernière fois à la nourriture des vivants?

Barabbas peut crier de colère et de désespoir, et se lamenter sur son sort. Que la vie était brève! Et vaine!

Impossible de ne pas revoir le film de sa vie. Impossible de se défaire des accusations de sa conscience. Impossible de faire le vide et le calme en lui. Ah, si seulement il pouvait se suicider! Mais comment et avec quoi?

Dans quelles dispositions est-il lorsque l'aube pointe et que seules quelques heures le séparent de son exécution? De l'apathie? De l'indifférence? Du vide? Du désespoir? De la révolte? Son sort est scellé, sa vie arrivée à son terme... et après?

Puis, soudain, le silence matinal est remplacé par une rumeur qui semble venir de loin et prend de l'ampleur. «Barabbas!», entend-il, puis ces mots terrifiants: «Crucifie! Crucifie!»

Est-ce là la reconnaissance de la patrie? Les Juifs ont-ils fini par s'accommoder du joug romain? Son coeur se rem-

plit d'amertume en pensant à tout ce qu'il a fait pour la libération d'Israël.

L'agitation grandit. On sent une forte tension dans l'air. Est-il possible que ses propres concitoyens réclament sa mort à cor et à cri?

Remue-ménage dans la prison. Vacarme caractéristique des clés dans les serrures et des pas honnis dans les couloirs. Clac, clac, clac...! Cela suffit à ramener Barabbas à la dure réalité. Le bruit se rapproche. Il savait sa dernière heure venue.

La porte de sa cellule s'ouvre. Un magistrat romain lui communique l'incroyable nouvelle: «Un autre sera crucifié à ta place: Jésus de Nazareth. Tu es libre!»

C'était trop beau pour être vrai! Rêve-t-il? La folie s'est-elle déjà emparée de lui? Est-il victime d'hallucinations?

On lui ôte ses chaînes et on lui rend ses habits de maquisard. Alors seulement, il comprend que tout cela est bien vrai. Quand le directeur de la prison vient lui remettre quelques francs pour le travail accompli pendant sa détention, et lui tend les documents officiels, signés et tamponnés, justifiant sa sortie de prison, Barabbas comprend qu'un miracle s'est produit. Il est vraiment libre!

«Un autre sera crucifié à ta place.» Ces mots résonnent sans cesse dans sa tête. Assommé par l'immense soulagement qu'il vient de connaître, mais encore perplexe, il se faufile dans la foule excitée qui a mis Jérusalem sens dessus dessous.

Sur le document qui lui a été remis à la sortie de prison, il peut lire: «Gracié». Il est libre, lui, mais qui est celui qui va être cloué sur la croix à sa place? Qui est donc ce Jésus de Nazareth?

Instinctivement, ses pas le conduisent vers le lieu habituel où il retrouve ses acolytes. Il s'attend à provoquer une grande surprise parmi eux. Mais personne n'est là. D'ailleurs, les rues de Jérusalem ont rapidement retrouvé un calme pesant.

Rêve-t-il encore?

Le bruit de la populace en colère s'est déplacé vers Golgotha. Barabbas comprend aussitôt. Golgotha! Le cauchemar des condamnés! C'est là-bas que se font les exécutions. La moitié de Jérusalem est déjà sur place pour assister au spectacle et savourer un petit changement dans la routine quotidienne. Voilà pourquoi il n'a rencontré personne.

Barabbas se rend sur la colline maudite. Il emprunte des chemins détournés pour ne pas se faire remarquer. Qui sait ce que les Romains pourraient encore lui faire s'ils le découvraient? Tout en marchant, il ne peut oublier ces paroles: «Un autre sera crucifié à ta place.»

Jésus de Nazareth. Qui est cet homme? Est-ce un criminel pire que lui? Il a du mal à imaginer que ce fût possible. Et il s'y connaît en la matière!

Prudemment, il se glisse vers l'avant de la foule. Il est étonné de voir tant de monde. Il entend des coups de marteau qui le font frissonner. C'est comme si chacun d'eux

l'atteint personnellement. Mais le supplicié n'émet aucune plainte.

Puis il voit cette croix dressée entre deux autres sur lesquelles sont déjà cloués deux malfaiteurs. Il se frotte les yeux pour mieux voir. Il ne peut croire ses oreilles lorsqu'il entend l'homme immobilisé sur la croix du milieu déclarer: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!»

Barabbas a maintenant les yeux rivés sur cet homme crucifié à sa place. Son remplaçant! C'est lui qui aurait dû se trouver sur cette croix. Cet inconnu meurt, entouré d'une foule moqueuse et hargneuse, qui semble avoir fait de lui la cible de sa colère.

Il constate que les docteurs de la loi, les érudits, les chefs religieux ont perdu leur habituelle apparence de dignité. En signe de dérision, ils se prosternent devant le condamné sur la tête duquel on a placé une couronne d'épines qui lui entaillent le front. Le sang coule sur son visage meurtri.

«Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même!» ricanent quelques personnes. «Si tu es le roi d'Israël, descends de la croix, et nous croirons en toi!» crient d'autres en se moquant.

«Sauve-toi et sauve-nous en même temps!» gémit un des condamnés. Barabbas le connaît pour l'avoir rencontré autrefois lors de rendez-vous secrets. Il a donc été arrêté lui aussi. Il aurait pu se taire ou avouer ses méfaits ou encore invectiver ses bourreaux. Apparemment, il brûle ses



dernières cartouches contre l'homme cloué sur la croix du milieu, en lui lançant des insultes. Pourquoi donc?

Barabbas n'en peut plus. Au moment où une femme qui ne risque pas d'attirer des soupçons sur lui s'approche, il l'appelle et lui demande ce que les gens ont après ce Jésus de Nazareth.

«Tu débarques de la lune ou bien tu sors de taule!» lui répond-elle d'un air moqueur. «Cet homme est celui qu'on crucifie à la place de Barabbas!»

Maintenant, il comprend tout. Le cri «Barabbas!» qu'il a entendu le matin très tôt était celui poussé par la foule réclamant sa libération! Ainsi donc, cet homme est bien celui qui meurt à sa place!

Surpris, il assiste au dialogue entre les deux malfaiteurs. Il entend les paroles que l'un adresse à l'autre.

«Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce que nous méritons à cause de nos mauvaises actions. Mais lui, là, il n'a rien fait de mal!» Et en prononçant ces dernières paroles, il adresse au condamné du milieu un regard plein de respect.

Puis il ajoute à l'intention de Jésus de Nazareth: «Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton règne!»

Le supplicié du milieu lui répond: «En vérité, en vérité, je te le dis: aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis!»

Les genoux de Barabbas en flageolent. C'est trop d'un coup. Il ne peut certes pas saisir toute la portée de ce qui se passe en cet instant et en ce lieu. Mais une chose est certaine pour lui. Il y a là un innocent qui subit la mort que lui a méritée.

Il se jette à terre et se met à pleurer, comme souvent au cours des derniers jours. Mais cette fois, ce ne sont pas des larmes de colère ou de désespoir, mais d'émotion et de reconnaissance envers celui qui subit le châtement à sa place...

Voilà comme j'aime imaginer l'attitude de Barabbas. Peut-être s'est-il comporté d'une manière très différente. Il a pu, lui aussi, mépriser cet homme qui, sur la croix, ne se révoltait pas contre son sort, contrairement à lui. La Bible ne dit rien de ce qu'il est advenu de Barabbas.

Pourtant, l'histoire de ce meurtrier est la même que celle de nombreuses personnes qui ont rencontré Jésus.

Un jour, par la pensée, je me suis trouvé en face de la croix. A cet instant, j'ai mesuré combien ma vie devait être horrible aux yeux de Dieu et combien l'amour du crucifié devait être grand pour qu'il accepte de mourir à la place d'un gars aussi menteur, corrompu, impie que moi!

J'ai compris alors ce que voulait dire être gracié. C'est ce qui a changé le cours de ma vie!

Jamais je n'oublierai le travail que j'ai entrepris dans une prison allemande, en commun avec l'équipe d'aide aux détenus. Le chanteur évangélique Jan Vering était là aussi, accompagné par Werner Hucks à la guitare.

Le dernier soir, j'ai parlé de la croix et de la grâce de Dieu. Les prisonniers avaient été très attentifs et plusieurs ne cachaient pas leur émotion devant l'oeuvre accomplie à la croix, face à l'incompréhensible grâce divine.

Jan Vering s'est alors levé et a entonné ce chant qui nous a mis les larmes aux yeux:

*Grâce pour le puissant  
Qui détient le pouvoir dans ses mains,  
Et grâce pour le faible  
Qui en est la victime.  
Grâce pour l'insensé  
Qui n'aime rien d'autre que l'argent,  
Grâce pour le monde.*

*Grâce pour le moqueur  
Qui rit de tout  
Et pour le résigné  
Que plus rien ne fait rire.  
Grâce pour le mourant  
Qui ne croit plus en rien,  
Grâce pour le monde.*

*Grâce pour le jeune  
Qui meurt sous l'uniforme,  
Et pour celui qui a envoyé  
Cet enfant mourir là-bas sous l'uniforme.  
Grâce pour l'ayatollah  
Qui estime la guerre sainte,  
Grâce pour le monde.*

*Et grâce pour moi-même  
Qui sait tout cela.*

*Seigneur, anime mes mains,  
Brûle en mon cœur,  
Fais-moi vivre de ta grâce  
Qui me maintient près de toi,  
La grâce de vivre au milieu de ce monde.*

Dans cette modeste chapelle dans l'enceinte de la prison, nous nous trouvons tous comme rassemblés au pied de la croix. Forts, faibles, cupides, moqueurs, résignés, mourants, victimes séduites, séducteurs et faux dévots! L'offre de la grâce était valable pour tous!

Pas une grâce au rabais, mais la grâce précieuse, infinie, car elle nous est offerte en échange des souffrances et de la vie du Fils même de Dieu!

**Si  
Dieu  
existe ...**

**... prétendre que  
«la religion est l'opium  
des peuples»  
est une tragique méprise!**

Qui ne connaît la déclaration de Karl Marx: «La religion est le soupir d'une créature opprimée, le coeur d'un monde impitoyable, l'esprit d'un monde matérialiste. Elle est l'opium des peuples... La religion est un soleil illusoire qui tourne autour de l'homme aussi longtemps que celui-ci ne tourne pas autour de lui-même.»

Marx compare la religion, ou la foi, à une drogue que l'on prend pour fuir les problèmes actuels et se réfugier dans un monde irréel. Il définit la religion comme une forme d'illusion.

Lénine a exprimé la même pensée d'une manière encore plus virulente. «La religion est l'opium des peuples. Elle est une sorte de pernicieuse eau-de-vie spirituelle qui permet aux esclaves du capital de s'enivrer pour ne plus contempler leur visage d'homme et ne plus entendre leurs exigences d'homme.»

On assimile la foi à une tétine fourrée dans la bouche d'un nourrisson pour qu'il cesse de hurler, en lui faisant croire qu'il est satisfait. La religion serait donc une invention humaine par laquelle l'homme se bercerait d'illusions et tromperait les autres.

Curieusement, dans les pays où la dictature communiste a sévi pendant plus de 70 ans, règne le plus grand chaos

économique, social, écologique et moral. Dans ces pays, la Bible est devenue le livre le plus demandé et l'intérêt pour les choses de Dieu semble être le plus grand.

Je n'oublierai jamais mon arrivée à la gare centrale de Kiev, il y a quelques années. Tout en haut du vaste escalier qui donnait accès aux voies, se dressait une gigantesque statue de Lénine. Comme dans la plupart des gares de l'ex-Union Soviétique. Ce personnage géant indiquait la sortie de sa main droite. Il voulait ainsi sans doute montrer que Lénine et sa doctrine offraient la solution à toutes les questions et à tous les problèmes que se pose l'homme.

Fasciné, je contemplais cette immense représentation quand j'aperçus, au pied de la statue, une jeune femme qui avait déposé sa valise et, sans la moindre gêne, avait ouvert une Bible pour enfants et la lisait avec beaucoup d'intérêt.

Cette femme prit pour moi valeur de symbole. Elle représentait tous les habitants de ce vaste pays qui, après avoir eu la «sucette» du communisme, prenaient enfin conscience qu'ils avaient l'âme assoiffée de Dieu.

Le psychanalyste Sigmund Freud considérait la religion ou la foi de la même manière que Marx ou Lénine:

«La religion est une tentative de maîtriser le monde des sens dans lequel nous vivons par le moyen du monde des souhaits que nous avons inventé par suite de nécessités biologiques et psychologiques.»

Ainsi, pour Freud, la religion est également une sucette ou une tétine inventée par l'homme pour se réfugier dans un monde souhaité mais illusoire.

### **La foi est-elle le fruit de l'imagination?**

Il existe une conception largement répandue, même parmi les chrétiens, selon laquelle la foi serait une sorte de force spirituelle que l'on doit développer en soi. On parle de «pensée positive», de «visualisation», et on prétend qu'il suffit de se représenter assez longtemps et assez intensément l'objet désiré pour qu'il devienne réel. Il faudrait croire davantage en soi pour réveiller et activer les forces spirituelles qui sommeillent en l'homme.

Cette conception erronée influence, hélas, beaucoup de personnes et même des chrétiens, pour qui la foi serait un sentiment, ou une aptitude, développé en concentrant intensément sa pensée sur la représentation de l'objet désiré. Bref une sorte d'exercice spirituel.

Certains s'acharnent même à susciter la foi en répétant leur confession de foi ou des prières, comme un «mantra»..

### **La foi est-elle une vague croyance?**

Pour la plupart de nos contemporains, le verbe croire exprime une espérance incertaine, un doute ou une attente

vague: «Je crois que nous aurons du beau temps cette fin de semaine!»

Les hommes politiques croient que la société a touché le fond de la crise et que les choses iront mieux désormais. Les humanistes croient que les problèmes politiques à l'échelle planétaire se résoudreont par la raison.

La foi espère-t-elle vraiment quelque chose dont on n'est pas certain?

### **La foi commence-t-elle là où s'arrête la raison?**

C'est certainement la conception la plus insensée qu'on puisse avoir de la foi biblique. Sans la raison, il est impossible de croire! Si à l'entrée de l'église je voyais un écriteau: «Prière de déposer sa raison au vestiaire», ne devrais-je pas craindre de me retrouver en présence de charlatans ou d'être exposé à un lavage de cerveau?

Il est vrai qu'en matière de religiosité, quantité de gens, même en notre siècle éclairé, sont prêts à court-circuiter leur raison et leur intelligence. S'ils agissaient de la sorte pour conclure une affaire importante ou même pour acheter une voiture, on serait tenté de dire que quelque chose ne tourne pas rond. Pourquoi le font-ils dès qu'il s'agit de religion ou de foi?

Je pense à un ami qui, dans sa recherche de la vérité, s'est rendu à Poona en Inde pour apprendre à connaître le Bhagwan et être éclairé. Il a vu là-bas comment le Maître communiquait ses oracles à environ 500 disciples assis



dans le silence le plus total sur un dallage de marbre. Sur un tableau à l'entrée étaient écrits ces mots: «Shoes and Mind to be left outside the gate!», c'est-à-dire: «Prière de laisser les chaussures et la raison dehors!»

Je peux vous garantir qu'il n'y a rien de semblable dans la Bible. Au contraire, la Parole de Dieu nous exhorte à écouter, à comprendre, à vérifier et à réfléchir. La foi chrétienne présuppose un seuil minimal de connaissance. Il est donc absolument faux de parler d'une «foi aveugle». Paul, le grand apôtre, a pu s'écrier: «Je sais en qui j'ai cru...» La foi est donc liée à la confiance témoignée à une personne connue.

En 1989, quelques mois avant la chute du mur de Berlin, j'ai eu le privilège de me rendre pour la première fois dans ce qui était encore l'Union Soviétique. Nous devions atterrir à Berlin, changer d'avion et monter dans un appareil de l'Aeroflot.

Celui qui, jusqu'alors, n'avait emprunté que les lignes de la Lufthansa ne peut pas s'imaginer le choc culturel que constitue le vol à bord d'un avion de la compagnie russe.

J'ai tout de suite vu que l'appareil avait déjà quelques décennies de vol derrière lui! A l'intérieur, les gens, chargés de toutes sortes d'ustensiles, d'ordinateurs, d'appareils électroménagers, etc. se bousculaient dans l'entrée de l'avion et entre les rangées de sièges. Ceux-ci étaient serrés et n'offraient que peu de place pour les objets déposés aux pieds des passagers. Le personnel de bord hurlait ses injonctions pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Finalement, chacun s'assit et boucla sa ceinture. La plu-

part des gens parlaient une langue que je ne comprenais pas. Je constatai qu'il n'y avait aucune consigne de sécurité et que l'appareil était certainement surchargé. Les pneus du train d'atterrissage étaient usés et les moteurs émettaient des bruits inquiétants.

Enfin le commandant de bord arriva, accompagné de deux officiers. Ces hommes faisaient très bonne impression et ne semblaient pas du tout être des kamikazes. On leur fit donc confiance.

Imaginez cependant que le commandant de bord soit monté dans l'avion le nez rouge, les yeux vitreux, sa casquette dans une main, une bouteille de vodka dans l'autre et tenant aux voyageurs le discours suivant: «Dob-roje utro! Mes amis, je vous promets, hic! un vol très amusant de Berlin à Kiev, hic! Vous verrez, on ne s'en-nuiera pas!»

Qu'aurais-je fait dans ces conditions? Aurais-je fermé les yeux et murmuré à mon voisin: «La foi commence là où la raison s'arrête»? Croyez-vous que j'aurais confié ma vie à un ivrogne?

Non, j'aurais quitté ce vol risqué au plus vite et renoncé à emprunter les lignes soviétiques.

La foi fait réellement intervenir la raison!

**«Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre...»**

Par ces mots, des millions d'hommes et de femmes de toutes couleurs confessent chaque dimanche leur foi chrétienne. Cela signifie-t-il qu'ils soient chrétiens?

Beaucoup d'entre eux récitent ces paroles sans y prêter la moindre attention. C'est un geste purement mécanique. Ils proclament de leurs lèvres une vérité inexistante dans leur cœur.

D'autres prononcent ces mots pleinement convaincus qu'ils expriment une vérité à laquelle ils croient. Est-ce la foi biblique?

Tenir un fait pour vrai et établi est un préalable indispensable à la foi. Mais ce n'est pas la foi elle-même.

De très nombreuses personnes croient à l'existence de Dieu au même titre qu'elles croient que Bill Clinton est président des Etats-Unis. Mais cette conviction n'a aucun effet sur leur façon de vivre.

Voici un exemple:

Je souffre souvent d'aigreurs d'estomac. Je vais chez le pharmacien et lui fais part de mes ennuis de santé. Il ouvre un tiroir, en extrait une boîte de «Gelusil» et me la recommande. Il m'indique le nombre de comprimés à prendre et à quels moments. Convaincu par les arguments du spécialiste, j'achète le médicament et repars. Assuré que ce produit me fera le plus grand bien. Je pour-

rais déclarer: «Je crois que ces comprimés lutteront contre mes brûlures d'estomac.» Sur la notice qui accompagne la boîte je lis: «Pansement gastrique, antiacide».

Cette conviction suffira-t-elle à éliminer mes douleurs? Evidemment non!

A supposer que je sois spécialiste, capable de comprendre l'action du trisilicate de magnésium et même de faire des conférences publiques sur ce sujet, mes aigreurs disparaîtraient-elles pour autant? Pas davantage.

Vous savez bien ce que je dois faire: croire que le pharmacien connaît son métier et ne s'est pas trompé de médicament, croire aussi que le fabricant n'a pas mis du cyanure à la place du phosphate tricalcique, et enfin prendre le comprimé et le laisser fondre dans ma bouche. C'est à ce prix seulement que je pourrai espérer la disparition de mes douleurs.

J'ai d'abord cherché une information. Lorsque je l'ai obtenue, j'ai intériorisé et utilisé pratiquement, expérimentalement, ce savoir pour bénéficier de ses effets.

Il en est de même de la foi biblique. Le diagnostic exact de mon état et la meilleure présentation de l'unique moyen de salut ne me seront d'aucune utilité si je ne me fie pas au remède proposé. Il faut, qu'à un certain moment de ma vie, je ne me contente plus de savoir que j'ai besoin du pardon de mes fautes, et que Dieu m'offre ce pardon grâce à la mort expiatoire et substitutive de son Fils Jésus-Christ. Je dois faire confiance à Dieu, le prendre au mot, accepter avec reconnaissance le remède qu'il m'offre et me l'approprier concrètement.

La foi biblique implique l'acceptation du diagnostic et du remède de Dieu, la conviction que Dieu est la vérité, qu'Il dit la vérité et tient ses engagements.

*«En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5:24).*

Augustin, célèbre Père de l'Eglise, Martin Luther, réformateur, d'autres grands hommes et d'innombrables anonymes ont placé leur foi dans la véracité des paroles prononcées par Paul en Romains 3:23-26:

*«Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu; et ils sont gratuitement justifiés par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. Car c'est lui que Dieu a destiné à être, par son sang, pour ceux qui croiraient, victime expiatoire, afin de montrer sa justice... Il montre ainsi sa justice dans le temps présent, de manière à être juste tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus.»*

Il y a quelques années, j'ai passé une semaine de vacances dans la Frise Orientale avec mes fils Michel, Daniel et Jean. Nos amis nous avaient vivement recommandé un circuit touristique dans la région.

De Nesmersiel, nous devions prendre le bateau pour l'île de Baltrum et suivre un itinéraire recommandé pour le retour. Le dépliant publicitaire que le guide nous avait remis indiquait: «Vêtements légers, protection solaire et bonnes chaussures de marche».

En fait, nous aurions mieux fait d'enfiler des bottes et de

nous munir d'imperméables et de parapluies! Dès notre arrivée à Baltrum, il commença à bruiner. C'était un temps désagréable et froid. Peu après le brouillard tomba. Nous ne pouvions plus apercevoir ni l'île ni la terre ferme.

Un vent violent se leva, emplissant d'eau le chenal, si bien que par endroits, nous avons pataugé avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Qui pouvait nous assurer que nous regagnerions sains et saufs la terre ferme? Dans notre situation, valait-il mieux nous fier à notre instinct ou suivre un guide que nous ne connaissions pas?

Nous n'avions aucun point de repère, et pourtant, il fallait prendre une décision. Nous pouvions compter sur nous-mêmes, sur la chance, sur notre sens de l'orientation ou faire confiance à l'homme qui nous précédait. Il avait une certaine expérience, s'était déjà trouvé dans des situations similaires et connaissait bien son métier.

Naturellement, nous avons préféré confier notre sort au guide qui continuait d'avancer, boussole et carte à la main.

Nous avons regagné la terre ferme au bout de quelques heures, enrichis d'une expérience, trempés jusqu'aux os et grelottant de froid, mais soulagés et reconnaissants.

La condition indispensable pour arriver au but était de faire totalement confiance à cet homme. C'était la décision la plus raisonnable que nous pouvions prendre dans cette situation.

Face aux questions les plus fondamentales de notre vie, nous nous trouvons souvent devant un mur, ou en plein brouillard, et nous avons besoin de directives. Nous pouvons dire: «Je m'en sortirai seul, je veux conduire ma vie comme je l'entends, être mon propre maître!» Ou nous décider à suivre celui qui nous connaît mieux que nous-mêmes et qui a déclaré:

*«Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi» (Jean 14:6).*

Souvenez-vous d'un des malfaiteurs crucifiés en même temps que Jésus-Christ. Dans les dernières heures de sa vie, il a reconnu être un pécheur. Il a discerné en Jésus de Nazareth, l'homme crucifié à côté de lui, objet des moqueries et de la haine, le Roi à qui l'avenir appartenait. A l'article de la mort, il s'est confié en lui et a reçu cette stupéfiante promesse: «Aujourd'hui même, tu seras au paradis avec moi.»

Cet homme a placé sa confiance en Jésus-Christ, méprisé par la foule. En réponse à cet acte de foi, il a été sauvé. Voilà ce qu'est la foi biblique!

Il y a plus de quatre siècles, le Catéchisme de Heidelberg a donné une définition très claire de la foi, exprimant en une phrase ce qui m'a demandé plusieurs pages:

*Question 21: Qu'est-ce qu'une vraie foi?*

*Ce n'est pas seulement une connaissance certaine par laquelle je tiens pour vrai tout ce que Dieu nous a révélé par sa Parole; mais c'est aussi une confiance du coeur que l'Esprit Saint pro-*

*duit en moi par l'Évangile et qui m'assure que ce n'est pas seulement aux autres mais aussi à moi que Dieu accorde la rémission des péchés, la justice et le bonheur éternels, et cela par pure grâce et par le seul mérite de Jésus-Christ.*

La foi biblique impose que je renonce à avoir foi en moi-même. Malheureusement, l'orgueil est le principal obstacle qui empêche l'homme de croire en Jésus-Christ.

Il y a quelques semaines a paru dans un journal l'histoire suivante:

«Une famille de neuf personnes souffrait d'un manque chronique d'argent. Pourtant, Harry K., le chef de famille, repoussait systématiquement toutes les offres d'aide de ses voisins. «Je m'en sortirai bien», leur disait-il.

Comme Harry K. était un fonctionnaire de l'administration des finances, son chef de service lui proposa une aide financière moyennant une reconnaissance de dette. «Je n'accepterai jamais qu'on divulgue mes revenus», répondit le chef de famille. Après une altercation, il fut congédié sur-le-champ.

Harry K. restait pourtant optimiste et clamait à qui voulait l'entendre: "Nous n'avons plus d'argent pour nous acheter du pain, mais je saurai remédier à cette situation."

Le résultat fut qu'on retrouva quelques jours plus tard, sept enfants, leur mère et le meurtrier lui-même, tués par balles dans leur lit.»

Cet homme avait préféré devenir assassin, et se suicider



plutôt que d'accepter l'aide des autres et de reconnaître son impuissance à s'en sortir.

Dieu n'exige ni plus ni moins que nous reconnaissons et confessons humblement notre culpabilité et notre incapacité à bien gérer notre vie tout seuls. Il y a bien longtemps qu'il a trouvé une solution pour nous tirer de notre misère.



# Si Dieu existe ...

alors il faut prendre  
le taureau  
par les cornes!

L'homme d'aujourd'hui éprouve une difficulté croissante à prendre des décisions. C'est mon impression. Celle-ci se renforce avec le temps et ma fréquentation des hommes.

Il existe sans doute plusieurs raisons responsables de cette attitude. On peut accuser l'environnement et les circonstances dans lesquels nous vivons, qui incitent à la passivité. On se laisse vivre, et certains se sont laissé aller jusqu'à l'abrutissement! Une sorte de résignation gagne l'homme, qui ne croit plus possible un changement radical du cours de sa vie.

Il est plus facile pour les jeunes de prendre des décisions et de changer de cap. Quand l'homme a déjà parcouru la moitié de sa vie, il se contente de son sort et se laisse pousser par les événements. Repenser et repenser toutes choses, envisager un nouveau commencement, est trop désagréable et trop risqué.

Celui qui fume comme un pompier doit savoir que la nicotine absorbée est néfaste pour sa santé, peut provoquer un cancer du poumon et réduit son espérance de vie. Ce fumeur écoutera sans doute avec intérêt, il sera même d'accord avec cette argumentation... Ce qui ne l'empêchera pas d'allumer une cigarette dès qu'on l'aura quitté!

Peu de gens sont prêts à tirer les conséquences logiques de

leur savoir. La majorité préfère la politique de l'autruche et enfouissent leur tête dans le sable, et continuent comme si de rien n'était plutôt que d'apporter les changements indispensables.

Récemment, un oncologue me disait que la plupart de ses patients, après avoir été informés de la gravité de leur état, préféreraient refouler l'information et faire comme si on ne leur avait jamais dit qu'ils étaient des candidats à la mort.

Réviser son jugement est difficile, faire demi-tour l'est encore plus.

Un jour, j'ai invité un groupe de jeunes pour quelques jours de vacances à la campagne. J'ai pris mon minibus VW. A bord, l'ambiance était joyeuse. Tout le monde chantait. Le trajet était aussi agréable que possible. Le temps était superbe, l'auto roulait comme un bijou. Que pouvions-nous espérer de plus? Rien! sinon d'être dans la bonne direction! Je m'aperçus à un moment donné que j'avais oublié de bifurquer et de prendre la direction de Hanovre. Nous faisons route vers Münster.

Il fallait donc, si nous voulions arriver à l'endroit souhaité, prendre la bretelle de sortie suivante, emprunter l'autoroute en sens inverse jusqu'à l'intersection que j'avais manquée. Nous avions beau chanter, rire, jouir du paysage et du beau temps, poursuivre tout droit aurait été insensé. Chaque kilomètre supplémentaire nous aurait éloigné du but fixé, même si de nombreux véhicules roulaient sur ce même tronçon vers Münster et si leurs occupants nous faisaient d'amicaux signes de la main.

Manfred Siebald chante avec raison les paroles suivantes:

*«Pourquoi tant de gens regardent-ils le tableau à l'envers?  
Pourquoi tant de gens empruntent-ils le cul-de-sac?  
Je crains que nous n'attachions pas beaucoup d'importance  
A ce qui plaît à Dieu,  
Et que d'autres, à notre suite, ne fassent ce qui lui déplaît.  
Je ne crois pas que ce soit le nombre qui importe.»*

Le philosophe Sören Kierkegaard a écrit cette belle page:

«Imagine-toi un très grand paquebot, plus vaste encore que ceux qui sillonnent les mers actuellement, avec un millier de personnes à bord. Tout est luxueux. Dans la cabine, l'ambiance est joyeuse, et le plus gai de tous, c'est encore le capitaine.

A l'horizon monte un point blanc, annonciateur d'une nuit terrible. Personne ne voit cette minuscule tache blanche ou ne devine ce qu'elle signifie. Pourtant, il y a quelqu'un qui l'aperçoit et qui sait ce que cela annonce. C'est un passager. Il n'a aucun pouvoir sur ce bateau et ne peut rien entreprendre.

La seule chose qu'il puisse faire, c'est d'aller prévenir le capitaine et de le prier de monter un instant sur le pont. Le temps passe. Enfin le capitaine apparaît, mais il ne veut rien entendre et se dépêche de redescendre en plaisantant dans la cabine pour retrouver ses amis en fête.

Dans son angoisse, le malheureux passager prend le risque d'appeler à nouveau le capitaine. Cette fois, il y met moins de formes et se montre même impoli. Le point

blanc menace toujours à l'horizon. Une nuit épouvantable en perspective!

Il est terrifiant que le capitaine, à la tête d'un millier de passagers insoucians, ne veuille rien savoir du danger. Plus terrifiant encore que le seul à apercevoir ce danger et à être conscient de la catastrophe imminente ne soit qu'un passager!»

Kierkegaard s'est servi de cette illustration pour décrire la situation spirituelle au Danemark, il y a 150 ans. Mais je pense qu'elle reste valable pour nous aujourd'hui.

Si Dieu existe vraiment, si la Bible est la Parole de Dieu, le message qu'il nous adresse aujourd'hui, ce que personnellement je crois dur comme fer, alors un «point blanc» se lève à l'horizon de la fin de notre siècle. Je peux vous garantir qu'une nuit épouvantable nous attend.

La Bible annonce sans ambages la venue du jugement divin. Elle affirme clairement que tout être humain devra comparaître devant Dieu et rendre compte de ce qu'il aura fait de la vie que Dieu lui a confiée.

L'apôtre Paul conclut ainsi son discours aux philosophes d'Athènes, sur l'Aréopage:

*«Dieu, sans tenir compte des temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils ont à se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice, par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts» (Actes 17:30-31).*

A ce moment-là, la plupart des auditeurs athéniens ont réagi en se moquant. Quelques-uns voulurent en savoir un peu plus. Seule une faible minorité a tiré les conséquences de ce que Paul avait déclaré, en prenant l'unique décision valable, celle de se tourner vers Dieu et d'accepter son salut.

Si vous avez suivi le développement du raisonnement jusqu'ici, vous êtes devant un choix. Vous pouvez rire sous cape et vous demander comment il se fait qu'il existe encore aujourd'hui des personnes arriérées au point de croire en Dieu et faire confiance à la Bible.

Il se peut que vous désiriez en savoir davantage sur Dieu et sur sa vision des choses, et que vous envisagiez sérieusement de lire et d'étudier la Bible. Ce serait une sage décision.

Peut-être enfin êtes-vous d'accord avec tout ce que je me suis efforcé de démontrer. Dans ce cas, il est urgent que vous fassiez le pas décisif. Prenez le taureau par les cornes et cherchez délibérément le contact avec Dieu.

Racontez votre vie à Dieu. Reconnaissez votre culpabilité et votre impiété passée. Peut-être cela vous semblera-t-il étrange de parler à quelqu'un que vous ne voyez pas. Se dire que le Créateur de toutes choses, celui à qui tout appartient, celui dont la Bible déclare qu'il connaît chaque étoile par son nom, me connaît moi aussi et s'intéresse personnellement à mon sort, dépasse l'imagination. C'est pourtant ainsi. Même si je n'arrive pas à le comprendre avec mon intelligence.

Je ne peux que vous encourager. Faites part sincèrement à Dieu de vos questions et de vos doutes, et demandez-lui de vous éclairer. Point n'est besoin de lui tenir un discours ni d'employer des mots ronflants. Il suffit de dialoguer honnêtement et en toute simplicité avec lui.

Lorsque vous serez parvenu à la foi, remerciez Dieu d'avoir offert son Fils pour mourir à votre place sur la croix et d'avoir ainsi épongé votre dette et expié vos péchés.

Je sais par expérience qu'il n'est pas facile de parler à Dieu pour la première fois, de faire quelque chose que l'on n'a jamais fait jusqu'alors. Mais osez faire ce pas, osez sauter.

Je me souviens qu'à l'âge de 11 ans environ, je savais nager quelques brasses. Mais je n'avais encore jamais osé plonger. Je n'arrivais pas à comprendre qu'on puisse sauter dans l'eau et, qu'en dépit de toutes les lois de la pesanteur, on remonte à la surface!

J'observais mes camarades. Avec quel naturel et quelle confiance ils plongeaient, disparaissaient sous l'eau pour réapparaître quelques instants plus tard en me faisant des signes engageants. Finalement, je pris mon courage à deux mains, montai sur le plongeur, avançai jusqu'au bord et regardai en bas, mort de peur devant l'inconnu et la profondeur. Survivrais-je réellement si je sautais dans l'eau?

Lorsque les premières filles de ma classe arrivèrent à la piscine et virent à quel point je tremblais, debout sur le plongeur, à la hauteur vertigineuse de... 50 cm au-dessus de l'eau, je les vis glousser et chuchoter entre elles en me dévisageant, je fermai les yeux, serrai les dents et sautai



dans l'eau avec tout l'héroïsme du désespoir. Et, ô miracle, quelques secondes plus tard ma tête émergeait de nouveau. Je fis ce jour-là une expérience mémorable qui a supprimé à tout jamais ma peur de l'eau.

Peut-être êtes-vous sur le point de faire un «saut», celui de votre retour vers Dieu. Peut-être certaines de vos connaissances l'ont-elles fait avant vous. Elles peuvent témoigner de ce qu'elles ont ressenti en «sautant» et découvert auprès de Dieu. A les entendre, cela paraît simple. Mais quand on est soi-même devant le vide, c'est impressionnant!

Pour reprendre l'image de la piscine, vous êtes sur le plongeur et vous redoutez de faire un pas de plus et de sauter dans l'inconnu. J'aimerais vous donner une petite poussée pour vous faire tomber dans l'eau! Mais je sais que nul n'a le droit de le faire. Même Dieu ne force personne. Il vous laisse la possibilité de revenir en arrière, de quitter le plongeur, de remettre votre tentative à plus tard ou même d'y renoncer définitivement. Dieu veut établir avec vous une relation fondée sur l'amour et la confiance; la contrainte n'a jamais réussi à susciter ces vertus.

Je vous encourage à faire ce pas et vous assure, sur la base de ma propre expérience et sur celle d'innombrables personnes de tous âges et de toutes conditions sociales, que l'on peut vraiment faire confiance à Dieu. Il tient ses promesses.

Pour terminer, j'aimerais évoquer la plus grande catastrophe maritime de toute l'histoire, le naufrage du Titanic. Elle me paraît admirablement illustrer notre vie.

Le 10 avril 1912, le Titanic, le plus grand paquebot du monde de l'époque, quittait le port de Southampton pour battre le record de la traversée de l'Atlantique et rallier New York le plus rapidement possible.

2 200 personnes étaient montées à bord de ce géant des mers de 269 mètres de long et dont la hauteur équivalait à un immeuble de onze étages. Parmi eux, beaucoup d'immigrants qui voyageaient en troisième classe. Ils fuyaient l'Europe pour s'installer en Amérique et y commencer une nouvelle vie. En deuxième classe, principalement des hommes d'affaires et en première classe, la crème de la société, quelques éminences parmi les plus riches de la planète.

Equipé de tout le luxe possible, pourvu de provisions suffisantes pour nourrir une petite ville pendant plusieurs mois, ce bateau réputé insubmersible fendait allègrement les flots.

On avait renoncé aux fusées de détresse, jugées inutiles, ainsi qu'à un nombre suffisant de chaloupes de secours. La fiabilité du bateau et l'expérience reconnue du commandant Smith garantissaient une traversée sans histoire. Un orchestre assurait l'ambiance. Le paquebot offrait de nombreuses possibilités de sports, de jeux et de danses.

A 400 miles marins de Terre Neuve, parvinrent au Titanic sept signaux radio émis par d'autres paquebots et l'avertissant de la présence d'icebergs sur son trajet. Tous furent superbement ignorés. Le dernier provenait d'un bateau qui se trouvait à 19 miles marins au nord du Titanic, dans un secteur où dérivait de nombreux icebergs. C'était un

avertissement tellement pressant que le radio du Titanic agacé répondit: «Ferme-la. J'ai à faire.»

Vers 23 heures 40, se produisit l'accident que personne n'avait envisagé. Un iceberg heurta le Titanic et fit une profonde déchirure sur son flanc. Dans les salons, les passagers continuaient de boire et de s'amuser comme si de rien n'était. Seuls le commandant et le constructeur du bateau, après avoir procédé à une rapide inspection, se rendirent compte de l'ampleur des dégâts et de l'imminence de la catastrophe.

A partir de minuit et quart, le paquebot lança des signaux de détresse au navire le plus proche, mais l'opérateur radio avait éteint son récepteur et s'était couché.

Alors le commandant Smith donna l'ordre de lancer le nouveau signal de détresse «S.O.S.» «Save our souls». Les passagers furent invités à endosser les gilets de sauvetage.

Les quelques chaloupes furent d'abord remplies de femmes et d'enfants et descendues à la mer. Des matelots, arme au poing, veillaient à ce qu'aucune panique n'éclate à bord et qu'aucun homme ne monte dans les canots de sauvetage. Certains millionnaires présents sur le Titanic offrirent un million de dollars, d'autres toute leur fortune pour avoir une place sur l'un des canots de sauvetage. Mais les passagers de troisième classe leur opposèrent le plus grand mépris.

Alors que le Titanic gîtait déjà sérieusement, l'orchestre continuait à jouer du boogie-woogie. A un moment donné, le chef d'orchestre reprit sa baguette et fit jouer:

«Mon Dieu, plus près de toi...». Beaucoup de personnes chantèrent sur l'accompagnement des musiciens, d'autres priaient, d'autres juraient ou échangeaient des blagues sarcastiques.

Un lord anglais apparut dans son plus beau costume, décidé à quitter le plus noblement possible cette vie. Une dame âgée refusa de monter à bord d'un canot, préférant mourir avec son mari.

Quelques-uns firent irruption dans les cuisines et se saoulèrent, d'autres s'apprêtèrent à se suicider. Et ceux qui croyaient encore qu'il s'agissait d'un banal exercice de sauvetage perdirent leurs dernières illusions en entendant dans les haut-parleurs la voix du commandant: «Le bateau coule! Hommes d'équipage et officiers du Titanic, vous êtes dégagés de votre service. Vous avez fait votre devoir, vous vous êtes montrés dignes d'être Britanniques. Sauve qui peut! Que Dieu soit avec vous!»

Vers 2 heures du matin, la poupe du navire s'éleva une dernière fois pendant quelques minutes avant de sombrer définitivement dans les flots.

706 passagers furent récupérés par le «Carpathia» dépêché sur les lieux et eurent la vie sauve; 1503 autres périrent dans la catastrophe.

La vie humaine ressemble au voyage du Titanic. Sûr de lui, insouciant, fier et plein de projets, l'homme navigue. Tout est fait pour qu'il puisse se divertir et oublier les dangers de la traversée. Il se prend pour un titan invincible.

Il ne tient aucun compte des avertissements qui lui sont lancés. Au contraire, les mises en garde l'irritent et parfois l'endurcissent.

Pourtant Dieu continue de lancer ses signaux pour nous faire prendre conscience du «point blanc» à l'horizon. Mais comme l'homme responsable des communications radio du Titanic, nous réagissons par l'irritation: «Ferme-la! J'ai à faire!»

Puis vient la grande secousse. Nous commençons par refouler nos sombres pressentiments jusqu'au moment où nous sommes bien obligés de faire face à la réalité. Nous sommes irrémédiablement perdus, incapables de nous sauver par nous-mêmes. Nous sommes tributaires d'un secours extérieur.

La question que l'on se pose alors: «Comment Dieu peut-il permettre tout cela?» est superflue. Il est urgent dans ces moments de prendre une décision rapide, car il ne s'agit plus de spéculations philosophiques, mais d'une question de vie ou de mort.

On peut se réfugier dans un monde factice par la drogue ou l'alcool. On peut mettre fin soi-même à sa vie. On peut aussi essayer de faire face à l'inévitable avec noeud papillon et haut-de-forme.

Ou alors, peut-être pour la première fois, penser à Dieu et à l'éternité, et s'écrier, dans sa détresse: «Save our souls!»

Ce cri lancé en 1912 ne s'est pas perdu dans l'immensité de l'espace. Il a trouvé un écho et a permis le salut d'un

certain nombre de naufragés. Ainsi la prière que vous prononcerez aujourd'hui dépassera les limites de votre chambre. Dieu attend depuis longtemps votre appel au secours pour vous envoyer un «canot de sauvetage».

*«Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé»  
(Romains 10:13).*

*«Que servirait-il à un homme  
De gagner le monde entier  
S'il se perd lui-même?  
A quoi lui servirait  
De gagner du temps et tout ce qui lui est lié  
S'il passe à côté de l'éternité?  
Que gagnerait-il  
A filer toutes voiles dehors,  
Poussé par la brise de l'enthousiasme,  
A travers un monde qu'il admire  
S'il échoue sur les bancs de l'éternité?  
Que sert-il au malade de s'imaginer  
ce que tout le monde croit,  
A savoir qu'il est en bonne santé  
Quand le médecin l'a déclaré malade?»*

Sören Kierkegaard

Quel serait pour vous le plus grand malheur?

Le cancer? Un krach boursier? La perte de votre emploi? Passer le restant de vos jours dans une chaise roulante? La descente du Paris-Saint-Germain en deuxième division?

Le fils d'un éditeur renommé devait répondre à cette question dans les colonnes d'une revue à grand tirage. Sa réponse fut inattendue, brève et déconcertante:

«Que Dieu existe réellement!»

Serait-ce réellement un si grand malheur? Faut-il vraiment que l'éventualité de l'existence de Dieu mette l'âme en émoi? Ne peut-on pas concevoir que la réalité de cette existence apporte les réponses claires, raisonnables et libératrices aux questions les plus angoissantes et aux problèmes les plus difficiles de notre vie?